

DE-CI... DE-LÀ

VII



**Avenues anecdotiques, pittoresques
et historiques ;
vagabondages dans notre pays
et ailleurs**

Jean-Marie Barras, 2021

Table des matières

Richard Corboz, un conseiller d'État dans la tourmente	6
<i>Élu au Conseil d'État</i>	6
<i>Une gestion discutée</i>	6
<i>Attaque d'un député</i>	6
<i>Éloges posthumes</i>	7
De Gabriel à Colette...	7
Notre petite-fille Alix a visité Oxford	8
Le manoir du Bugnon, commune de Corminbœuf	9
<i>Origine</i>	9
La brisolée : châtaignes accompagnées !	10
Problèmes à Grangeneuve ?	11
<i>Des bémols !</i>	12
Paul Morel, l'instituteur « préfet de la Basse-Ville »	13
<i>Bref curriculum</i>	13
<i>Élogieuse nécrologie</i>	13
<i>Le « Bolze »</i>	14
<i>Le carnaval</i>	15
Gertrud et le 1^{er} Août !	15
Une Badoud de Prévondavaux célèbre à Paris !	16
<i>Lucie va occuper le devant de la scène !</i>	17
<i>Robert Desnos après Foujita</i>	17
A Bayonne	18
Les fruits de mer aoûtiers 2021 de Biarritz	19
Le pasteur Alfred Cérésolle (1842-1915)	20
<i>Le bœuf à Sami</i>	20
La Fontaine	22
Jean Berchier, dessinateur, calligraphe, artiste peintre	23
Le mépris des pauvres et des enfants dits « illégitimes »	24
<i>Des faits inqualifiables</i>	25

Apprendre le schwyzerdütsch !.....	25
À St-Pierre de Rome.....	27
Vesdun et Franck Bécuau	28
<i>Échanges</i>	28
<i>Franck Bécuau</i>	29
Arbres d'autrefois	30
Jadis : renouveau musical !.....	30
Le billet de 5 francs	32
Echo staviacois de jadis	33
Entracte au Portugal, à Belém.....	34
Plages portugaises	35
Salamanque.....	36
La tour de Montagny	37
Charly Cottet à Ursy.....	38
Un été froid et pluvieux.....	39
Bien sympathique, le Père Cotting, missionnaire en Zambie !.....	39
Des quartiers de Villars annexés par Fribourg... ..	41
Tout au sud du Portugal	42
Tristesse ce 3 septembre 2021 : Michel Corboz est décédé	43
Compléments sur les débuts de carrière de Michel Corboz	44
Séverine Bornet	45
Fernand Caille, cet artiste peintre vous est-il connu ?.....	46
Un coin de Savoie attachant.....	48
Aller glaner : les plus âgés se souviennent	48
Hommage fidèle et poétique à l'abbé Bovet.....	50
<i>Le mainteneur du patois</i>	51
Historiette vraie.....	51
« La Ferme » : une découverte !	52
Automne te voilà !.....	53
Mercenaire qui perd la vie : un sujet récurrent.....	54
La poste	55

Du nouveau dans les écoles alternatives, privées ?.....	55
<i>Principes du Père Grégoire Girard, de Fribourg (- 1765-1850).....</i>	55
<i>Eugène Dévaud, pédagogue fribourgeois</i>	56
<i>Théoriciens de l'Éducation nouvelle (nés dans les années 1870)</i>	57
<i>Les neuf principes de l'École active</i>	57
<i>Adolphe Ferrière et Paul Perriard</i>	58
Colombier (Neuchâtel).....	58
Cœuve et Roche d'Or	59
Avry : pas au garde-à-vous derrière les autorités communales !	60
Le Dr Louis Vorlet est décédé il y a cent ans.....	61
La Croix-Blanche de Posieux.....	62
<i>Deux notes d'histoire</i>	63
<i>Le jeu du tonneau</i>	63
<i>Les propriétaires</i>	63
Mgr Justin Gumy, d'Avry-sur-Matran.....	63
La ville de Rue.....	64
Un plaisir à lire ces souvenirs !	65
L'école des Neigles, 3 octobre 1932, deux personnalités.....	66
Et le respect ?	67
1870-1881 : un tournant dans l'histoire fribourgeoise	67
Le départ du soldat suisse pour le service mercenaire	68
Le Moyen Âge, mouton noir de l'histoire ?.....	69
La Baie de Somme.....	70
Une papeterie renommée a existé à Marly de 1411 à 1921	71
<i>Matières premières pour la fabrication du papier</i>	71
<i>L'usine évoluée</i>	71
<i>Souvenirs.....</i>	71
La Belgique martyrisée par les Allemands en 1914-1918.....	72
La mésentente Romands-Alémaniques : c'est du passé !.....	73
A Beauvais et à Gerberoy	73
Un musicien des plus féconds à Fribourg : Paul Haas.....	74

Le vin de Châbles	75
Rappel d'importants jalons historiques	76
Mgr José Thürler, évêque brésilien, et Antonin Joye, de Mannens ..	77
<i>Mgr José Thürler</i>	78
<i>Antonin Joye, de Mannens</i>	79
<i>Son épouse Maria Joye</i>	79
À Amiens	79
Bataille de la Somme en 1916, musée de Péronne	81
<i>Création du musée « L'Historial de la Grande Guerre »</i>	81
Chemins de fer fribourgeois	82
Un médecin d'une polyvalence rare, Dr Jean Dubas	83
La Pierre du mariage	85
Un médecin français construit des ponts à Fribourg	86
<i>L'ingénieur Joseph Chaley</i>	86
<i>Le Grand Pont en fil de fer, ancêtre du pont de Zaehringen</i>	87
<i>Pont du Gottéron</i>	87
Une Société de chant de jadis.....	88
Paul Simonet (1911-1996)	89
Franex	90
Canal de Corinthe	92
Voyages au XIXe siècle	92
Jean-Lou Tinguely (1937-2002)	93
Chauffage de jadis	95
Jean Oberson, président de tribunal, préfet (1894-1973)	96
Un ancêtre du peintre Corot, forgeron à Villariaz.....	96
La réche de Matran... ..	98
Février 1956 : quelle cramine !.....	99
Céciliennes, usure du temps ?.....	99
<i>Moins de ferveur actuellement ?</i>	99
<i>Glanures historiques</i>	100

Richard Corboz, un conseiller d'État dans la tourmente

Le nom n'évoque sans doute plus rien pour la plupart des Fribourgeois. Cependant, Richard Corboz - 1887-1965 - avait acquis une certaine notoriété durant les 15 années passées au Conseil d'État, de 1936 à 1951. Une notoriété nuancée... Mais n'anticipons pas.

Élu au Conseil d'État

Responsable du commerce Corboz et Fischlin à Romont, radical au bénéfice d'une formation commerciale, il figure lors de son élection au Conseil d'État en 1936 sur une liste dissidente soutenue par le parti conservateur. Au détriment du candidat radical officiel Léonard Rouvenaz dont les conservateurs prétendent qu'il est un « radical agressif, intolérant et libre penseur » et dont les sympathies vont aux socialistes. Et pourtant, « La Gruyère » du 5 décembre 1936 affirme que « Rouvenaz se distingue par son esprit de méthode, sa perspicacité, son cran, son sens des affaires. Fin psychologue, excellent patoisant, habile à tâter le pouls de l'économie régionale, il a conquis la sympathie des Gruériens ». On traverse des années de réelle tension entre radicaux et conservateurs !

Corboz le radical est nommé sur une liste conservatrice aux côtés de six conservateurs ! Et les radicaux estiment qu'il n'est plus des leurs. Élu, son autorité est nuancée, voire sujette à de vives accusations dont certaines étaient justifiées et d'autres pas. Mais il demeurera au gouvernement malgré toutes les critiques jusqu'en 1951.

Une gestion discutée

En charge des Affaires militaires et de l'établissement de Marsens, sa gestion est sérieusement mise en doute à cause de dysfonctionnements dans des institutions et des importantes malversations commises par deux fonctionnaires à l'Arsenal. D'autre part, les aides privées demandées par Corboz et son épouse à des employés de l'État sont aussi à l'origine de la mésestime dont ils ont été l'objet.



Le conseiller d'Etat Richard Corboz est à l'origine de la caserne de la Poya à Fribourg.

G.G. écrit à ce sujet dans « La Gruyère » du 29 novembre 1949 : « Corboz a, de toute évidence, confondu les services publics avec un service de maison. Et la liste des besoins domestiques qu'il confiait à des employés de l'État est effarante. Elle est d'autant plus longue que ce personnel n'avait rien à refuser au grand patron ou à Mme son épouse, au demeurant, toujours affables et charmants. »

Attaque d'un député

Le député Louis Barras, de Lossy est spécialement violent envers Richard Corboz. « La Liberté » du 16 février 1951 fait état de sa longue interpellation. Court extrait : « Le fait de voir réapparaître M. Corboz à différentes manifestations officielles n'a pas dissipé le malaise, mais l'a, au contraire, accentué. Je m'abstiens de répéter ici les innombrables

réflexions amères et désabusées de la troupe lorsque apparaissait devant le front d'un bataillon, à l'occasion d'une cérémonie de prise de drapeau, le conseiller d'État de l'arsenal. Aucun citoyen fribourgeois, sans distinction de parti, qu'il soit radical, conservateur, socialiste, agraire ou indépendant, comprend comment M. le conseiller d'État Directeur militaire peut encore exercer ses hautes fonctions. Sa présence au gouvernement est un défi permanent à l'opinion publique. »

« La Gruyère » relève que la fin du mandat de Corboz en 1951 fut attristée par les attaques lancées contre lui et qui ne furent pas toutes justifiées.

Éloges posthumes

Dans la nécrologie de Richard Corboz parue dans « La Liberté » du 17 juillet 1965, on lit un éloge qui donne une autre image du magistrat : M. Corboz était une personnalité attachante, un orateur agréable et disert, un homme de grande courtoisie. Ses subordonnés ont gardé le meilleur souvenir du « grand patron. »

De Gabriel à Colette...



Le 23 juillet 2021, Gabriel Ayet, notre petit-fils en vacances à Bruxelles, envoie cette photo à sa grand-maman Colette...

Gabriel, économiste à l'État de Vaud, est le fils de notre fille aînée Christine. Elle est domiciliée à Bruxelles avec son mari Jordi Ayet, directeur nouvellement retraité au Conseil de l'Union Européenne.

Notre petite-fille Alix a visité Oxford



Une vue de la « chapelle » de Christ Church ; quelques vitraux de Christ Church ; le collège Magdalen.

Avant de rentrer au pays, à la fin de son séjour en Angleterre de juillet 2021, Alix Masson a visité quelques sites prestigieux de l'Université d'Oxford. Celle-ci est située dans la ville du même nom, à 90 km au nord-ouest de Londres. Elle est l'une des plus prestigieuses universités sur le plan mondial. Elle est également la plus ancienne université britannique. Cette université d'élite accueille 23 000 étudiants, qui sont répartis dans 38 collèges et 6 Permanent Private Halls (fondations religieuses).

Oxford compte un grand nombre d'églises disséminées. C'est dû au fait que chaque collège possède sa chapelle ou son église.

« Christ Church » - la maison ou l'église du Christ - est l'un des collèges les plus grands et plus riches de l'université d'Oxford. « Christ church » est aussi la chapelle de ce collège. Elle est en plus la cathédrale anglicane du diocèse et date du XII^e siècle. Les bancs des fidèles se font face de part et d'autre de la nef.

Magdalen College, ou plus simplement Magdalen, fondé en 1448, est l'un des plus illustres collèges de l'université d'Oxford. La haute tour carrée qui domine le collège, dite « tour de Magdalen », est l'un des points de repère caractéristiques de la ville d'Oxford.

Le manoir du Bugnon, commune de Corminbœuf



À part Nonan et Bois-Murat, la commune de Corminboeuf compte encore *Le Bugnon*, l'une des plus belles propriétés patriciennes de la région de Fribourg. Elle est située hors du village de Corminbœuf, en bordure de la route cantonale Avry-Fribourg. Avec son manoir qui date du XVII^e siècle, sa maison du concierge, sa chapelle, sa ferme et son domaine agricole, elle est représentative de ce qu'étaient les propriétés patriciennes des XVII^e et XVIII^e siècles. Le manoir a subi au cours du temps diverses transformations et adjonctions dont l'une, importante, dans les années 1947-1949.

Origine

Ignace Fontaine, riche marchand de draps de Fribourg, est l'un des premiers propriétaires connus. Il était le frère du chanoine Aloys Fontaine (1754-1834), historien, pédagogue, à l'origine du Musée d'histoire naturelle, qui a souvent célébré la messe dans

la chapelle du Bugnon construite en 1819. La famille Fontaine était proche parente du Père Grégoire Girard, le célèbre pédagogue.

Pauline Fontaine (1802-1875) - la petite-fille d'Ignace que ce dernier avait élevée car elle était orpheline - a épousé François de Weck. Ils ont eu onze enfants, dont Louis Weck-Reynold (1823-1880) dont la carrière politique a été remarquable dans son canton et sur le plan fédéral. C'est par François de Weck que la propriété du Bugnon est passée dans la famille de Weck, dite des Bonnes-Fontaines. Les propriétaires actuels, en 2021, sont le Dr Philippe de Gottrau et son épouse Isabelle, née de Weck.

La brisolée : châtaignes accompagnées !

Une recette pour accommoder les châtaignes. Cela s'appelle « La brisolée ». C'est une spécialité valaisanne.

Châtaignes au four pour 6 personnes

- 1 kg de châtaignes
- 600 g de fromage d'alpage ou fromage à raclette
- 600 g de raisin, pommes, poires, noix...
- 300 g de viande séchée ; elle peut être accompagnée de jambon sec, de lard fumé, de saucisson
- du beurre, du pain - de seigle éventuellement -, ou pommes de terre



Progression

- 1) Plongez vos châtaignes 20 minutes dans une bassine remplie d'eau froide. Jetez ensuite toutes celles qui flottent car elles sont véreuses.
- 2) À l'aide d'un petit couteau pointu, faites une petite entaille sur le côté de vos châtaignes. L'enveloppe sera ainsi plus facile à enlever après la cuisson et les châtaignes n'éclateront pas dans le four.
- 3) Dans votre four chauffé à 220°, placez vos châtaignes sur une plaque et laissez-les cuire environ 30 minutes.
- 4) Lorsque l'enveloppe se retirera facilement, elles seront cuites. Si vous avez la possibilité de cuire vos châtaignes au feu de bois, ne vous privez pas de ce plaisir.
- 5) Vous présenterez les accompagnements sur assiette, soit le pain, le fromage découpé en petits morceaux, la viande, le raisin, les fruits et le beurre.

Chacun peut composer son assiette à sa guise pour accompagner les châtaignes. Ce repas simple et convivial comprend un vin blanc, un fendant par exemple, un crémant d'Alsace ou un Gewürstraminer conviennent également, comme un bon vin rouge ; éventuellement du moût.

Internet, d'après les conseils de Chlo, la brisolée

Photo : <https://commons.wikimedia.org/>

Problèmes à Grangeneuve ?

L'Institut agricole de Grangeneuve contribue à la fierté des Fribourgeois depuis des décennies. Sa fondation date de 1888, année de l'ouverture de la Station laitière et de l'École de fromagerie à Treyvaux.

L'École de fromagerie, le laboratoire et le bureau de renseignement sont transférés à Pérolles, en 1890. Dès 1900, la formation agricole du canton est réorganisée: la partie théorique à Pérolles et la partie pratique à Grangeneuve. Au début du XX^e siècle, la Congrégation française des Marianistes, installée à Grangeneuve et propriétaire du domaine, suscite un grand rayonnement de la formation agricole. Elle demeurera à Grangeneuve de 1903 à 1953.

Dès cette date, Grangeneuve va bénéficier d'agrandissements et de développements de formations en rapport avec l'économie familiale, les produits laitiers, la technologie agro-alimentaire, la formation des forestiers-bûcherons, des horticulteurs-paysagistes, etc. L'Institut a acquis une renommée grandissante.



Des bémols !

On les découvre dans « Pro Natura Magazine » 4/2021. Voici quelques reproches adressés à l'Institut de Grangeneuve :

- Toutes les pelouses sont tondues à ras à l'aide de robots-faucheurs et des géraniums s'épanouissent dans des bacs en béton. Valeur écologique : zéro.
- Si un jardin naturel créé par Pro Natura Fribourg fait plaisir, tel n'est pas le cas de l'étang qui n'héberge que des poissons rouges, sûrement pas introduits par Pro Natura.
- Dans une surface agricole, nous découvrons une grande culture dont la végétation a été anéantie il y a peu par des herbicides, comme en témoignent les bordures brunâtres le long du champ de céréales voisin.
- Nous n'apercevons nulle part des haies ou des surfaces de promotion de la biodiversité où pourraient s'établir des auxiliaires utiles pour l'agriculture.

La direction de Grangeneuve va-t-elle faire une mise au point ?

La page suivante de « Pro Natura Magazine » relève les lacunes du centre Agrilogie de Grange-Verney à Moudon. Le titre : Moudon, une tristesse écologique.

Photo : <https://www.fr.ch/grangeneuve>

Paul Morel, l'instituteur « préfet de la Basse-Ville »

Bref curriculum

Paul Morel, un régent vraiment hors du commun par son ouverture d'esprit, sa disponibilité, sa bonne humeur. À son décès dans sa 91^e année, le 13 avril 1998, toute « La Basse » l'a pleuré, s'associant à ses enfants et à toute sa parenté. Il était notamment le papa de Bernard Morel, professeur de dessin à l'École normale, sculpteur et aquarelliste talentueux. L'épouse de Paul Morel est décédée le 9 juin 1994.



Paul Morel a fréquenté l'École normale d'Hauterive de 1923 à 1927, année où il a obtenu son brevet d'enseignement. Gérard Bourgarel écrit en 1998 dans « Pro Fribourg » No 119 : « Fidèle entre les fidèles, Paul Morel s'était donné à son métier d'instituteur, très vite au service des orphelins, d'abord à Montet, puis à l'Orphelinat bourgeois de Fribourg, dès son mariage en 1934 avec Marie-Louise Nicod d'Echallens. Vingt ans durant, il sera l'enseignant, plus, le père adoptif de ses protégés, passant une nuit sur deux auprès d'eux, et l'autre dans sa famille, élargie à huit enfants. »

En 1953, il est nommé instituteur en Basse-Ville. Il vivra avec sa famille à la Place des Augustins.

Élogieuse nécrologie

Dans « La Liberté » du 15 avril 1998, Jean Steinauer rend hommage à Paul Morel. Extraits de l'article qui porte le titre : « Le décès de son "syndic" Paul Morel laisse l'Auge orpheline. » : Extraits :

« Paul Morel avait fait renaître le carnaval de ses cendres en 1968. « Le régent des Neigles fut très tôt proclamé « préfet de l'Auge » à l'unanimité des voix, puis « syndic », et même « pape ». C'était une manière pour ses concitoyens, anciens élèves ou non, de reconnaître l'autorité de l'homme d'autant plus volontiers qu'elle ne s'appesantissait pas.

« C'était un peu l'enfant d'Astérix et du Père Girard. Du premier, il avait l'enveloppe ramassée, l'énergie sans limite, l'âge inexistant. Il tenait tous les villageois sous son regard bleu, relevait avec eux d'impossibles défis, organisait des fêtes sans pareilles, et son rire coulait de source. Du second, il avait l'âme, assez haute pour élever les gosses qu'il instruisait, et le cœur, assez grand pour les accueillir tous. Et puis, on savait que cet homme-là ne craignait pas de demander justice, de se mouiller pour ses collègues, de se battre pour ses élèves.

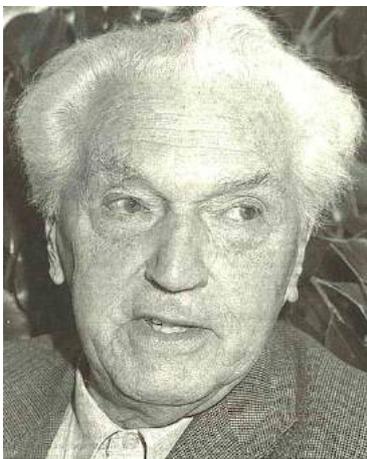
« Avant d'enseigner les enfants de l'Auge, c'est à l'orphelinat de la ville doté de ses propres classes jusque vers 1950 qu'il avait... comment dire ? Travaillé ? Le mot évoque un salaire ajusté à un horaire, alors que les instituteurs de l'établissement vivaient littéralement avec leurs élèves, assumant à tour de rôle les gardes nocturnes. Paul Morel

et sa famille étaient logés dans la ferme que possédait l'institution. Écrira-t-on qu'il faisait l'école ? L'expression ne rend pas compte du travail proprement éducatif qu'il fallait assumer, par suppléance, après des orphelins.



« Dans l'appartement familial de la place des Augustins, défilait les enfants, les amis des enfants, les parents d'élèves et les membres des sociétés du quartier qui ne pouvaient se passer longtemps d'un avis, d'un conseil ou d'un encouragement puisés à si bonne source. La porte des Morel n'était jamais fermée. En l'absence de celle ou celui qu'on venait voir, on écrivait un bref message au crayon à papier, directement sur la table de la cuisine, boîte aux lettres et point de rencontre de tout le quartier. Un vrai miracle, tenir table ouverte avec rien ! »

Le « Bolze »



Paul Morel, dans « Pro Fribourg » de janvier 1969, a présenté l'habitant de « La Basse », le Bolze : « (...) L'habitant d'ici, c'est le «Bolze», qui émigre aussi à Genève, à Bâle, à Zurich et que vous reconnaîtrez partout à son accent savoureux. Welsches et Suisses-allemands font ici bon ménage : pas de problème de langue ou de race. On est bolze et celui qui refuse cette identité est rejeté. On se comprend et on s'aime bien, même en période électorale, où seuls les bouchons sautent. La poudre ne parle jamais.

« On rencontre peu le Bolze à l'église. Cependant, je puis vous affirmer que le sentiment religieux est profondément enraciné dans son cœur. Son curé et son vicaire jouissent du plus profond respect. Mais, voilà... Les bancs de l'église et les tables des bistros ne sont pas de même bois. On tâtera de l'église à Noël, à Pâques, à certains enterrements,

oui, et au mariage des enfants du quartier où tout le monde attend sur la place les héros du jour en supputant leurs chances d'avenir à la lumière des frasques passées. »

Le carnaval

« La Liberté » du 8 février 1991 et « Fêtes et traditions fribourgeoises » 2017 ont cité des propos de Paul Morel sur le carnaval de l'Auge :

« Quinze jours avant le carnaval, les garçons «schwinzaient» l'école, épouvantaient les filles, déguisés en rababous, comme les voleurs de bois d'antan. Au mépris des règlements et des gendarmes, les grands se masquaient dans les rues, faisaient des expéditions punitives en ville et à la patinoire, s'en prenant, parfois violemment, aux « minets » de la Haute. Car ceux du quartier n'aimaient pas ceux d'en-haut qui venaient seulement pour s'amuser, c'étaient « les envahisseurs ». On les appelait « les Minets d'en haut ». Ils étaient tabassés avec des bas, dans lesquels il y avait du papier mâché ou des pommes-de-terre.

« A l'école, ce n'était plus possible de travailler. En 1967, on a alors eu l'idée de canaliser ces forces vives. Sans rien demander à l'Instruction publique, le corps enseignant unanime s'est mis à préparer des masques et des costumes dans toutes les classes, en vue d'un grand cortège des enfants.

« L'année suivante, à ma grande surprise, de nombreuses sociétés et associations de la Basse-Ville confectionnèrent également des chars, les sortant le dimanche dans le désordre le plus merveilleux et l'ambiance la plus folle.

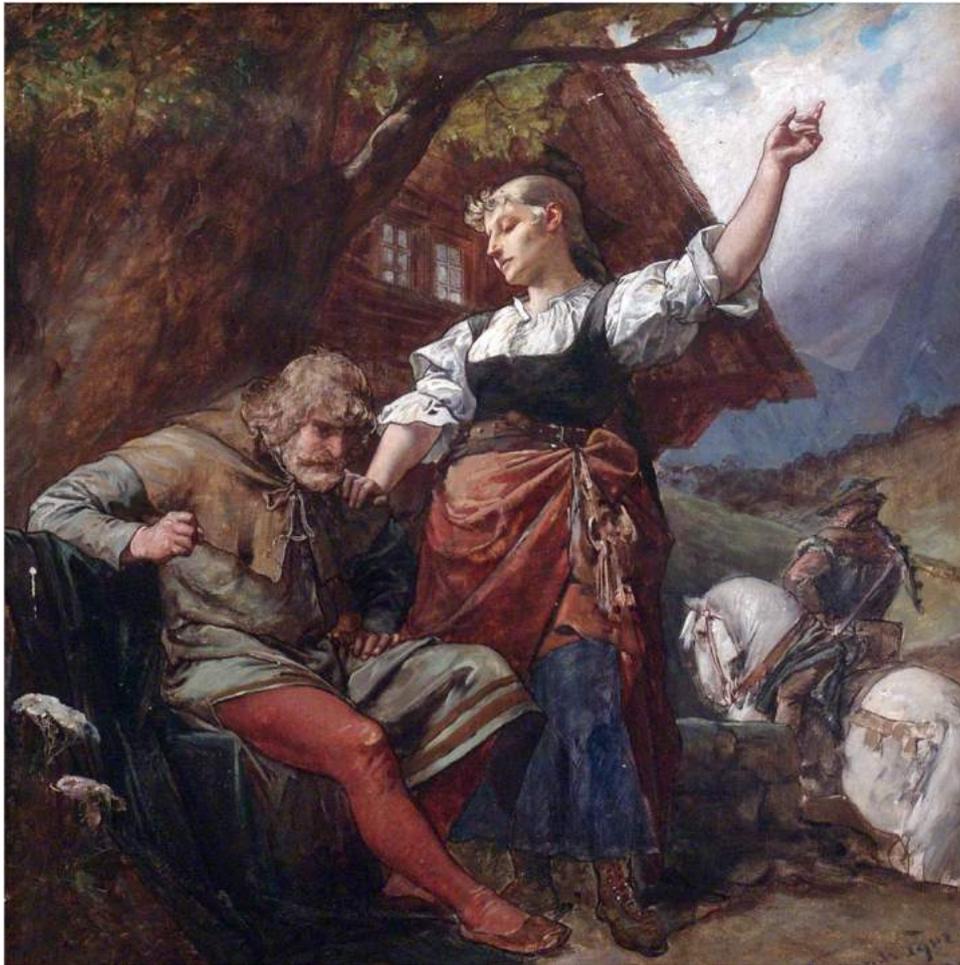
« Avec le dépeuplement du quartier et la baisse de la natalité, l'organisation du Carnaval de l'Auge était devenue chaque année plus difficile. En 1974, il y eut même une éclipse. Le carnaval a repris grâce à la collaboration du quartier de la Neuveville. Dès lors, il porte le nom de Carnaval des Bolzes. »

Photos : dessin de Bernard Morel ; photo de Nicolas Repond ; procession Fête-Dieu, orphelinat bourgeoisial avec Paul Morel, photo Mulhauser

Gertrud et le 1^{er} Août !

L'auteur de la peinture est le peintre allemand Ferdinand Wagner, né en 1847 à Passau et décédé en 1927 à Munich.

Selon le « Livre blanc » de Sarnen, Gertrud Stauffacher, « la Stauffacherin », était l'énergique épouse du Schwytzois Werner Stauffacher, l'un des trois Suisses du Grütli. Gertrud a donné avec beaucoup de sang-froid un conseil à son mari hésitant. Dans son « Guillaume Tell » (1804), Friedrich Schiller a fait de Gertrud Stauffacher la véritable instigatrice du serment du Grütli.



Gertrud Stauffacher en train de persuader son mari Werner

Une Badoud de Prévondavaux célèbre à Paris !

Mon ami Armand Maillard, chef de service à l'Instruction publique, historien, écrivain, était un généalogiste passionné. Il a notamment dressé la généalogie des Badoud, réunissant plus de 1500 noms et 535 notes. Parmi ces noms, Célestin Badoud, de Prévondavaux, né en 1860. Celui-ci était le dixième enfant d'une famille qui en comptait dix-sept. La famille devait être aisée puisqu'elle possédait deux maisons à Prévondavaux, ce qui est assez rare à l'époque. Armand Maillard a découvert dans « La Liberté », en 1969 que Célestin était parti pour Paris. Il a poursuivi des recherches dont fait état de façon fouillée « La Liberté » du 21 juillet 2001. Le 29 juin 1957 déjà, un long article sur le même sujet avait paru, signé Marc-Emile Schweitzer.

Ces deux pages de « La Liberté » dévoilent une vie hors du commun. Célestin Badoud, né le 25 mai 1860 à Prévondavaux, part à Paris poussé par son amour des chevaux. En 1890, il remporte de nombreuses courses hippiques à Paris et à Moscou pour le compte d'une écurie française. Millionnaire, puis ruiné par l'entretien d'une des plus brillantes écuries d'Europe, Badoud meurt misérablement en 1921, âgé de 61 ans. Son épouse, Belge, s'appelle Marie-Joséphine Badoud-Bousez et leur fille se prénomme Lucie, née le 31 juillet 1903.

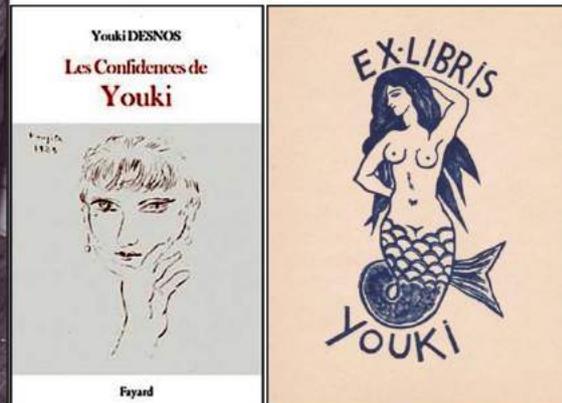
Lucie va occuper le devant de la scène !

Lucie Badoud épouse le peintre japonais Foujita. Il lui donne le surnom de Youki, « neige rose » en japonais. Youki devient une vedette au rayonnement et à la réputation parfois sulfureuse ! Dès 1920, elle triomphe à Paris par sa beauté. Elle vit au cœur du surréalisme, mouvement intellectuel, littéraire et artistique caractérisé par le refus de toute considération logique, esthétique ou morale. Ce mouvement, à force d'excentricités, réussit à promouvoir à la renommée une génération de peintres et de poètes précédemment vilipendés. André Derain, Pablo Picasso, Jules Pascin, Chaim Soutine, Amadeo Modigliani, Louis Aragon, Paul Éluard, André Breton, Robert Desnos doivent au sourire de la petite Fribourgeoise devenue grande dame la gloire du surréalisme. De 1920 à 1930, Youki lance des modes : le décolleté Youki, la coiffure Foujita, le cabriolet Youki et le maillot de bain Foujita. Sa cour se réunit soit à la Coupole sur le Boulevard du Montparnasse, où le monde entier se donne rendez-vous pour boire, chanter et mûrir des chefs-d'œuvre, soit chez elle, dans son bel hôtel particulier du Parc Montsouris. Diplomates et hommes d'État y côtoient des duchesses et des modèles. C'est la Belle Époque !



Lucie Badoud - Youki – avec son premier mari le peintre Foujita

Foujita a dessiné la couverture du livre et l'Ex-Libris



Robert Desnos après Foujita

En 1930, le vent de la crise brise les carrières artistiques. Foujita, acculé au paiement de dix années d'impôts arriérés, retourne au Japon. Le couple se sépare et Youki s'installe définitivement avec l'écrivain Robert Desnos. Elle anime avec son nouveau compagnon une campagne en faveur de la littérature et du cinéma d'avant-garde. Elle vit avec lui jusqu'à son arrestation le 22 février 1944 pour faits de résistance. En dépit des multiples

démarches effectuées par Youki pour lui éviter la déportation, il meurt du typhus au camp de concentration de Theresienstadt le 8 mai 1945. Youki entreprend alors une carrière littéraire. Comme son ami Blaise Cendrars, d'origine suisse lui aussi, elle dit aux journalistes qui l'assaillent chaque jour : « Mon œuvre ? Elle est devant moi. J'ai trente-trois livres en chantier ! » Youki est décédée le 13 octobre 1966. Son premier ouvrage, « Les Confidences de Youki » publié chez Fayard en 1957, a été réédité en 1999.

A Bayonne

Véronique et Alix - ma fille et ma petite-fille - se trouvent le 4 août 2021 à Bayonne. Le temps, à voir le ciel bleu, y semble bien meilleur qu'à Avry où l'on vit des journées froides et pluvieuses. Bayonne est une ville du Pays basque, au sud-ouest de la France. Le quartier historique du Grand Bayonne se caractérise par ses rues médiévales étroites. C'est là que se dressent la cathédrale gothique Notre-Dame, avec son cloître du XIII^e siècle, et le Château-Vieux.





La cathédrale de Bayonne

Les fruits de mer aoûtiers 2021 de Biarritz

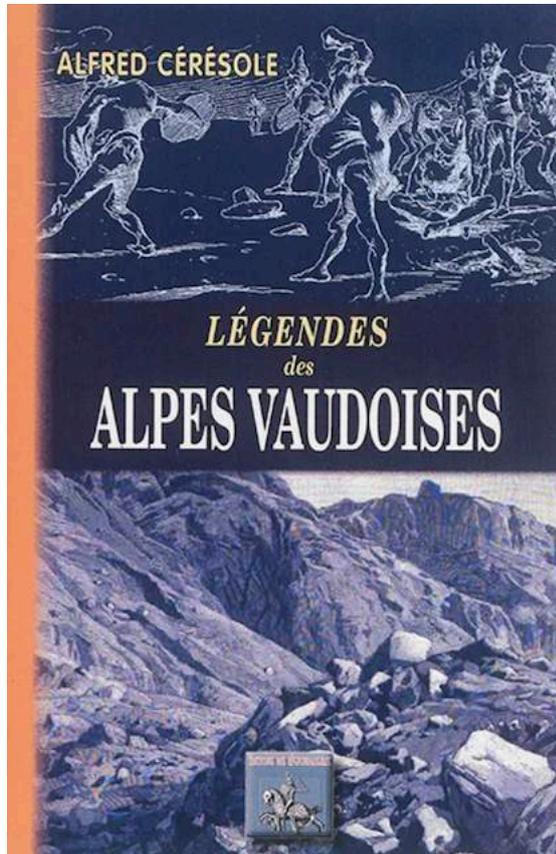


Ma petite-fille Alix Masson au restaurant « Chez Albert » dans le Vieux-Port de Biarritz. De quoi être admirative et faire envie à son grand-papa !

Le pasteur Alfred Cérésolle (1842-1915)

Un écrivain romand dont probablement peu de monde se souvient... Brève présentation :

<https://www.babelio.com/auteur/Alfred-Ceresole/228293>



Quelques-unes de ses œuvres peuvent être téléchargées :

<https://ebooks-bnr.com/tag/ceresole-alfred/>.

De longs récits ou des historiettes de notre terroir, comme celle qui est présentée ci-après. On y perçoit le pasteur qui veut donner une leçon !

Le peintre Eugène Burnand a illustré les « Légendes des Alpes vaudoises » d'Alfred Cérésolle.

Le bœuf à Sami

« *Souviens-toi du bœuf à Sami !* » avait dit la brave Madelon dans un accès d'indignation bien justifiée. Qu'avait-elle voulu dire par là ? Voici le fait :

Leur voisin Samuel Ballivau, dit *Sami*, possède un grand domaine avec une belle écurie, et fait, en hiver, un peu de distillerie. Dans sa cave, située près de l'étable, il avait transvasé dans un tonneau neuf quelques brantées d'eau-de-vie. Le liquide ne pouvant pas tout dans le nouveau vase, Sami avait versé ce qui restait dans un « seillon » qui demeura jusqu'au soir près de la porte d'entrée de l'écurie.

Lorsque ce fut l'heure de « gouverner », Sami fit sortir son bétail pour l'abreuver à la fontaine. Il avait alors un très beau bœuf du nom de « Botza », au manteau rouge tacheté de blanc. Lorsque ce bel animal mit à son tour la tête hors de l'étable, ses yeux furent immédiatement attirés par le « seillon » où se trouvait, semblait-il, une eau parfaitement pure.

Il faut que ce jour-là Botza ait eu de la fièvre, une soif à tout vider et des narines de carton, car il eut à peine vu le liquide qu'il se dirigea de son côté, y plongea le museau et vida le « seillon » en trois gorgées.

- Mâtin, quel goût ! se dit-il.

Botza se redresse subitement, renifle, se secoue, brame, lève la queue et se précipite vers la fontaine pour y plonger ses narines et calmer l'incendie qui brûle dans son gosier. Là, près du bassin, et sur le moment de rentrer à l'écurie, une ou deux vaches s'approchèrent

du pauvre Botza, sans doute par façon d'amitié ; mais, en le flairant au museau, elles semblèrent se méfier de lui et lui dire :

- Mais, mon pauvre ami, où t'es-tu embardoufflé pour empester de la sorte ?

Botza, mal à l'aise, regarda du côté de l'écurie, alla tant bien que mal se mettre au chaud, mais non sans avoir, en passant, flanqué un formidable coup de pied au fatal seillon, qui s'en fut rouler sur le pavé.

Rien d'insolite ne se passa d'abord : vaches et génisses rumaient à leurs places, pensant sans doute à ce qui avait bien pu arriver à ce pauvre Botza... Mais, au bout d'une heure, voilà que celui-ci entra tout à coup en furie. Comme enragé, fou, on le vit tirer sur sa corde, dresser la queue, rouler les yeux, souffler avec colère, s'effrayer, bondir, tuter, ébranler son râtelier du choc de ses cornes, bouleverser le foin de sa crèche, hurler, jusqu'à ce qu'enfin essoufflé, éreinté, faisant mal à voir, on le vit s'abattre sur la paille écumant de rage et de fureur.

Au bruit de ce vacarme, Sami accourt avec les domestiques. On se regarde. On s'interroge :

- C'est une crise ! On lui a jeté un mauvais sort ! Il est tombé du haut mal ! On l'a ensorcelé ! Que faire ?

On le laissa tranquille, bien tranquille. On l'entoura de paille fraîche ; on l'y laissa reposer à l'aise. Il resta couché et dormit pendant de longues heures.

Lorsqu'il revint à lui, ses yeux étaient battus et tristes. Il regarda de droite et de gauche, se demandant ce qui s'était passé depuis l'instant où il avait été à la fontaine. Pendant longtemps, il ne voulut rien manger, ni boire. Il n'avait plus d'appétit et mit un assez long temps à se remettre.

Inutile d'ajouter que la leçon profita. En bœuf intelligent qu'il était, et qui tient à sa propre conservation, Botza ne remit plus le nez dans un seillon d'eau-de-vie ; vous pouvez en être sûr. L'odeur seule le mettait en fureur. En effet, chose curieuse, lorsqu'un jour, par plaisanterie, on essaya, près de la fontaine, de lui tendre une seille contenant un peu d'eau de vie, Botza ne cacha pas sa manière de voir : on le vit renifler avec horreur, faire un violent écart et se sauver en beuglant dans le verger.

Bien plus ! quand il revint de son escapade, on remarqua même à plusieurs reprises, qu'il se méfiait de passer près du banc où se trouvait le seillon qui l'avait enivré pour la seule et dernière fois de sa vie.

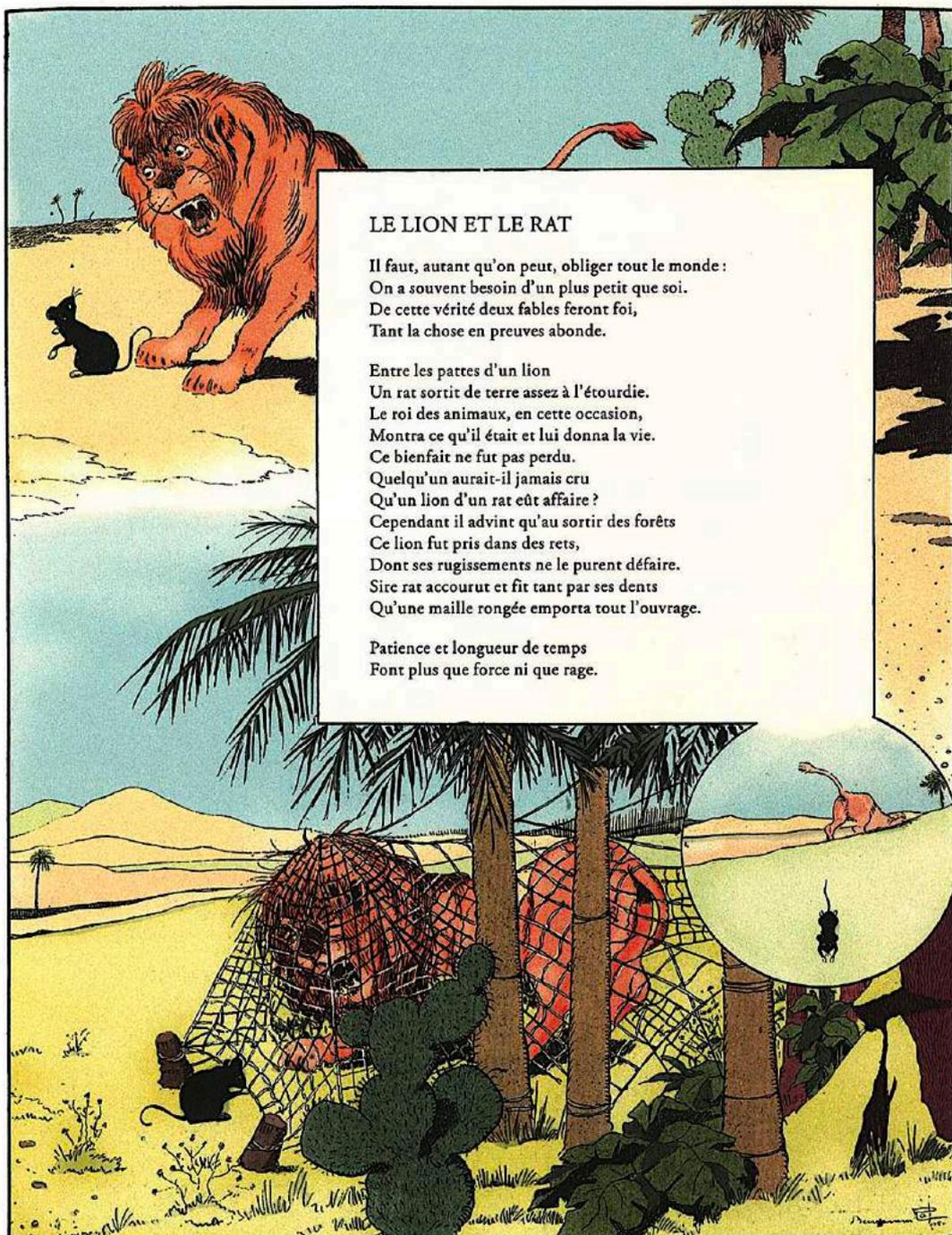
Après ce que je viens de conter, que l'homme qui a de l'entendement réfléchisse et compare. Que celui qui se dit le « roi de la création » par son intelligence, mais qui l'est souvent si peu par sa volonté, ne craigne pas de se répéter souvent : *Pense au bœuf à Sami !*

La Fontaine

Jean de La Fontaine est né le 8 juillet 1621, il y a donc 400 ans ! Vous connaissez sûrement le site historique Hérodote, d'une richesse remarquable.

Les amis d'Hérodote - 20 € par an - dont je fais partie, bénéficient d'avantages appréciables. Ainsi, tout nouveau membre peut recevoir gratuitement - entre autres multiples exemples - le livre sur la vie et l'œuvre de La Fontaine, livre dont est extraite la fable « Le lion et le rat ».

Amis d'Hérodote :
<https://www.bing.com/search?pc=U523&q=Amis+d%27H%C3%A9rodote&form=U523DF>



Jean Berchier, dessinateur, calligraphe, artiste peintre



Quatre gravures de Jean Berchier dans le « Livre de lecture », degré moyen, Fribourg 1942



Encore un artiste dont la mémoire mérite d'être évoquée ! Deux articles de « La Liberté » relèvent les qualités humaines et professionnelles de Jean Berchier (1886-1956). Le premier, de M.Z., a paru le 14 octobre 1941 et, le second, le 24 mars 1956, signé Ernest Castella, publié à la suite du décès de l'artiste. Le texte qui suit s'inspire de ces deux publications.

Jean Berchier est né en 1886, à Vevey où ses parents étaient commerçants. Dès 1902, il fréquente le Technicum de Fribourg, dans la section appelée alors École des Arts. Il obtient en 1905 le diplôme de maître de dessin. De 1905 à 1907, il suit les cours de l'Académie Julian de Paris. Le gouvernement français reconnaît ses aptitudes à l'enseignement du dessin dans les écoles primaires et normales. Jean Berchier se perfectionne à l'École royale des arts décoratifs de Munich. En 1909, le Conseil d'État le nomme professeur au Technicum. Cette institution a bénéficié de son talent pédagogique jusqu'en 1953. Parallèlement, il enseigne le dessin à l'École normale d'Hauterive, jusqu'à sa fermeture en 1940. Un riche programme que présentent les « Revues annuelles » d'Hauterive. Exemple, le programme de 5^e année : croquis d'après nature, dessin technique à l'échelle d'outils, d'objets, dessin au tableau noir, méthodologie du dessin à l'école primaire, calligraphie avec plumes spéciales. Un programme semblable aurait été le bienvenu à l'École normale de Fribourg, du moins dans ses deux premières décennies ! Jean Berchier a publié en 1933 un traité de perspective très apprécié.

On ne compte pas les documents relatifs à de grandes circonstances qu'il a calligraphiés, souvent sur parchemin, avec un goût, une habileté qui forçaient l'admiration et faisaient songer souvent à l'art des enlumineurs du Moyen Âge. Il excellait dans ce travail précis,

comme aussi dans celui de projets de drapeaux. Jean Berchier a contribué aussi à l'illustration de manuels scolaires.

C'était aussi un peintre paysagiste et, singulièrement, un aquarelliste de beaucoup de goût, de talent et de sincérité. « La Liberté » du 24 mars 1956 est fort élogieuse sur Berchier aquarelliste : « Peindre est sa fonction. Il s'en acquitte avec une adresse surprenante. Il ne semble jamais rencontrer d'obstacle. Il joue avec la difficulté, mais la voit-il seulement ? Le temps d'accrocher sa feuille sur la planche, de cligner de l'œil : une, deux ! L'aquarelle est faite, à la perfection. Elle poétise le monde. Elle lui donne une légèreté, une fraîcheur, une transparence de nuage. Le monde cesse d'avoir un poids, une épaisseur, de la rudesse. L'air, le soleil, la lumière le pénètrent partout. Coins de Fribourg, journées de neige, paysage de la Gruyère, mazots valaisans, partout la même adresse, la même sûreté. la -même rigueur. »

Le mépris des pauvres et des enfants dits « illégitimes »

On lit dans le journal conservateur « Le Chroniqueur » du 2 mai 1856 : « La Maison des Pauvres de la Perrausa à Treyvaux, est érigée sous la protection de la Ste Vierge et de St Joseph, père nourricier de la Sainte Famille. Nous avons obtenu de M. Jean-Baptiste Kolly, le zélé directeur de la Maison des pauvres de Treyvaux, une petite notice sur cet établissement de bienfaisance dont la bonne tenue, l'excellente direction et les heureux résultats pratiques ont été souvent signalés, particulièrement en Grand Conseil. Le Conseil communal de Treyvaux a proposé à l'assemblée de commune le 31 mai 1852 d'acheter le domaine de la Perrausa, contenant 20 poses et 108 perches, afin d'y établir un asile pour y retirer les pauvres, principalement les enfants qui ne pouvaient pas recevoir chez eux une éducation convenable et apprendre à travailler. L'assemblée était

nombreuse et pas une voix ne s'est élevée contre cette proposition. »

« La Liberté » du 11 septembre 2012, traite le sujet sur un autre ton ! L'article est signé Nicolas Maeder.

Les Sœurs d'Ingenbohl habitent l'hospice. Elles sont remplacées peu à peu par des domestiques agricoles, mieux capables de gérer un domaine, mais moins d'éduquer des orphelins !



Photo « La Liberté » 11 septembre 2012, Alain Wicht

La Commission, qui dirige la maison et contrôle les comptes, fermera les yeux sur les

dérappages des tenanciers. Derrière le décor bucolique des hauts de Treyvaux se cachait l'un des pires orphelinats du canton de Fribourg. En témoigne un rapport du Département cantonal de l'intérieur du 3 juin 1903, signé C. Fontaine. « Nous sommes indignés du silence qui a couvert autant d'atrocités », confie Anne Marie Yerly-Quartenoud, qui a trouvé le rapport dans l'armoire de son aïeul Jean-Baptiste Kolly, avant qu'il ne soit remis au MAHF par l'historien Jacques Jenny.

Des faits inqualifiables

La Perrausa accueillait quelque 50 orphelins et enfants de parents indigents ou jugés incapables, ainsi que des personnes handicapées. Le rapport du Département de l'intérieur détaille des dérives « choquantes ». A commencer par des viols sur des enfants, commis par d'autres résidents, y compris les domestiques de la ferme. Le rapport poursuit en évoquant la qualité de l'hygiène, « le mobilier est envahi par les punaises, la puanteur attrape à la gorge », et les locaux dont la grandeur est inadaptée pour l'éducation des enfants. Dans sa conclusion, Fontaine n'hésite pas à dénoncer le mutisme et l'indifférence des dirigeants de l'hospice, tous notables du village.

Un ancien « pensionnaire » a confié avoir vu ses camarades d'infortune être battus, parfois abusés, par les tenanciers de la ferme ou des vieux résidents. Il parlait aussi de son meilleur ami obligé les dimanches de brandir les draps mouillés de ses incontinences aux passants, en guise d'humiliation. Et surtout, il fustigeait le mélange des vieux, vagabonds et jeunes orphelins sous le même toit, pour ne pas dire dans la même chambre. A la demande d'un citoyen de remplacer les paillasses des enfants de l'hospice par des lits, le curé aurait répondu dans les années 1940 : « Ces enfants ne le méritent pas. Ils expient les fautes de leurs parents. »

Aujourd'hui, la ferme de la Perrausa n'est plus habitable. L'hospice-orphelinat a existé jusque dans les années 1950. Après un projet avorté de « musée des machines » en cet endroit, la ferme est vendue en juin 2008 par le Conseil communal à un habitant du village pour 125 000 francs, terrain compris. Le propriétaire projette de rénover la ferme et de la transformer en appartements.

Apprendre le schwyzerdütsch !

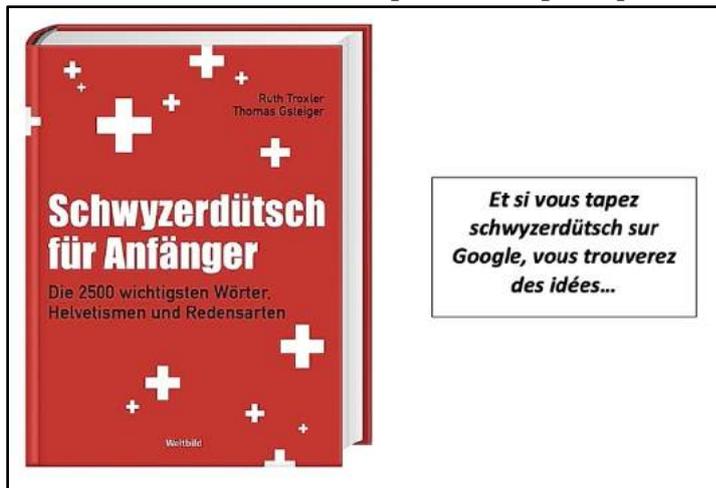
Le professeur Biemann, une personnalité très appréciée, a donné quelques cours bien trop rares à l'École normale en 1945 - 46. L'article qu'il a publié dans « La Liberté » le 26 avril 1958 mérite toute notre attention. Tout en conservant la grille horaire actuelle, généreuse envers la seconde langue, les maîtres d'école primaire et secondaires, du moins ceux qui en ressentiraient la nécessité, devraient suivre des cours de perfectionnement afin d'être capables de pratiquer le « panachage » que propose le professeur Biemann. La maîtrise de l'allemand - avec de bonnes notions de schwyzerdütsch - et de la méthodologie de son enseignement sont en effet la base du succès. L'article du professeur Biemann a subi quelques légères modifications stylistiques et des coupures sans toucher au sens du message.

Le schwyzerdütsch est la première langue étrangère que la plupart des Romands et des Tessinois pourraient employer, et ils ne l'apprennent pas à l'école ! Aussi, il apparaît utile de se demander s'il ne faudrait pas introduire, dans les classes primaires et secondaires, le dialecte aussi bien que l'allemand classique.

Je sais que la première réaction du Romand en présence du schwyzerdütsch est négative. Ce langage ne lui plaît pas et il ne peut comprendre l'obstination de nos Confédérés alémaniques à parler une autre langue que celle que l'on apprend à l'école. D'autre part, il est persuadé que le dialecte est encore plus difficile que le bon allemand. Et ce n'est pas vrai !

Le seul fait de ne pas comprendre le dialecte constitue un sérieux obstacle dans la compétition professionnelle. Je ne parlerai pas de ceux qui voyagent ou séjournent outre-Sarine. Là, l'utilité du dialecte est trop évidente. Mais, même en Suisse romande, de nombreux postes, et non les moins bien rétribués, sont réservés aux Confédérés alémaniques. Je pourrais citer des cas précis où de jeunes Romands ont été évincés par des concurrents alémaniques, uniquement parce que ceux-ci pouvaient converser et répondre à des appels téléphoniques en suisse allemand. (...)

Il ne s'agit donc pas de remplacer l'étude du bon allemand par celle du dialecte, mais de compléter l'une par l'autre. Le bon allemand nous fait connaître la civilisation allemande ; le dialecte est purement pratique. (...)



Une connaissance élémentaire du dialecte devrait former le complément sans lequel l'étude de l'allemand reste bien souvent, trop souvent, inutile.

Cela est-il possible ? Et comment ? On pense généralement que, parce que chaque canton a son dialecte particulier, il est impossible d'apprendre le suisse allemand. Nous constatons pourtant que tous les Suisses allemands se comprennent très

bien, alors que chacun parle son dialecte à lui. Il suffit donc d'en connaître un pour les comprendre tous.

A côté des parlers régionaux parfois très difficiles, il y a d'ailleurs un dialecte « moyen » que tout le monde comprend, à Fribourg aussi bien qu'à Berne, Bâle, Zurich et Saint-Gall. C'est la langue des affaires et du tourisme. Ce dialecte passe-partout ressemble de plus en plus au parler de Zurich, centre le plus dynamique du pays.

Ce schwyzerdütsch « moyen » n'emploie pour ainsi dire que des mots appartenant au bon allemand. Il les modifie selon des principes faciles à apprendre. D'autre part, il simplifie radicalement la déclinaison et la conjugaison et nous dispense ainsi d'apprendre une infinité de cas et de terminaisons.

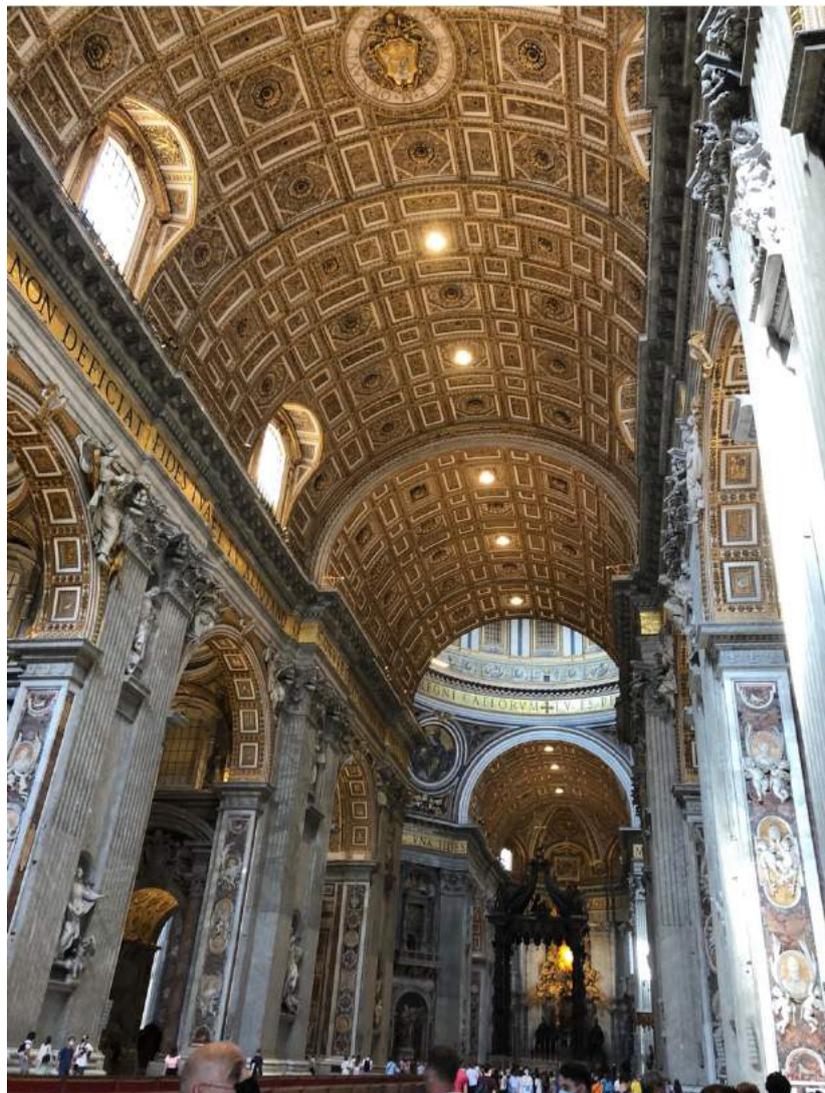
Ainsi, le schwyzerdütsch est infiniment plus facile à apprendre que le bon allemand. Là où le maître ne pourrait pas donner lui-même cette introduction, les élèves devraient recevoir un petit guide imprimé grâce auquel ils seraient capables de faire seuls le premier pas - celui qui coûte ! - vers la compréhension du suisse allemand et vers l'égalité dans la concurrence avec leurs camarades d'outre-Sarine.

Outre ce résultat pratique, qui n'est pas négligeable, un tel enseignement contribuerait certainement à une meilleure compréhension entre les diverses régions de notre pays.

J. Bielman

À St-Pierre de Rome

Ma petite-fille Alix Masson a été impressionnée le 13 août 2021 par la magnificence de la Basilique St-Pierre à Rome. Sa construction a duré de 1506 à 1626. Centre de la Chrétienté Mondiale, elle est l'église la plus grande du monde, une œuvre conçue par les meilleurs artistes italiens de toute une ère.





Le Chœur de la Basilique St-Pierre

Vesdun et Franck Bécuau

Étonnant de constater qu'une lithographie représentant un quartier d'Avry en 1983 soit signalée comme étant de Teddy Aeby. Il s'agit au contraire de Franck Bécuau, un jeune artiste connu à Vesdun, village français « en amitié » avec Avry. C'est la première fois que Franck Bécuau réalisait une lithographie... Bref rappel Vesdun-Avry :

Les relations avec Vesdun

Avry-sur-Matran a entrepris des relations avec le village de Vesdun situé au centre de la France un soir d'octobre 1979, lors d'une séance de Conseil communal. *La Tribune* du dimanche avait consacré une page à cette commune berrichonne du département français du Cher. Cette commune exprimait le vœu d'entreprendre des échanges avec un village de Suisse romande. Un coup de téléphone a suffi pour établir un premier lien entre les deux communes. Le 1^{er} mai 1980, le Conseil communal d'Avry prenait la route de Vesdun. Un voyage de 500 km par Genève, Mâcon, Paray-le-Monial, Moulins, St-Amand-Mont-Rond, où Jean Dumontet, maire de Vesdun, a reçu les représentants d'Avry. Une réception chaleureuse a eu lieu ensuite à Vesdun.

Échanges...

La municipalité de Vesdun est venue à son tour à Avry. Elle a assisté à une assemblée communale, mode de démocratie directe inconnu en France qui a impressionné les Vesdunois. Le 1^{er} août 1981, le groupement *Les Vignerons de Vesdun* était présent à Avry. Le 9 août de la même année, la fanfare d'Avry, les flûtistes, un groupe de jeunes et des

accompagnants se sont rendus à Vesdun, à l'occasion de la fête de saint Guerlet. Un guerlet, en langage berrichon, est un grillon, comparable au paysan toujours courant. Saint Guerlet, c'est donc le paysan et son labeur incessant, que l'on célèbre une fois l'an à Vesdun. Lors de cette grande fête, une décoration est remise à des personnes jugées méritantes. Quelques Fribourgeois décorés à Vesdun sont devenus *des compagnons de saint Guerlet*. <https://www.annuaire-mairie.fr/mairie-vesdun.html>



AEBY, TEDDY:
Ferme. (Epreuve d'Artiste, au dos partie d'une autre lithogr.).
 s.d. feuille 30x41.5 cm Lithographie coloriée,
 ¶ Please notify before visiting to see a book. Prices are excl. VAT/TVA (only Switzerland) & postage.
 -- Harteveld Rare Books Ltd. Professionele verkoper

Cette lithographie n'est pas l'œuvre de Teddy Aeby omme le prétend cette annonce. C'est le jeune Franck Bécuau qui l'a réalisée en 1983, comme il l'indique dans la signature.






FRANCK BECUAU
 Peintre du Cœur de France
IMAGE DU BERRY

EXPOSITION :
 du 5 FÉVRIER au 15 MARS 1983

Franck Bécuau

Une manifestation qui s'est passée dans une atmosphère chaleureuse : le vernissage de l'exposition d'un jeune peintre très talentueux de Vesdun et St-Amand, Franck Bécuau, âgé de moins de 20 ans. Elle a eu lieu le 5 février 1983 à Avry-Centre. Yoki était présent et s'est montré très élogieux à l'égard de son jeune confrère d'Outre-Jura. À cette occasion, l'assemblée a pu applaudir aussi la belle voix de ténor de Yoki.

Franck Bécuau a préféré la profession d'architecte à celle d'artiste-peintre. Il dirige à Saint-Amand-Montrond un bureau d'architecture qui connaît un réjouissant succès : <http://espacepluriel.com>

Les relations avec Vesdun ont duré plusieurs années mais se sont peu à peu estompées, en raison de l'évolution démographique d'Avry, du changement dans les autorités communales, de l'individualisation des vacances et des voyages...

Arbres d'autrefois

Aujourd'hui, tous les arbres ont disparu et ma maison a retrouvé de la lumière ! Quand on bâtit, ne plantons pas trop d'arbres...



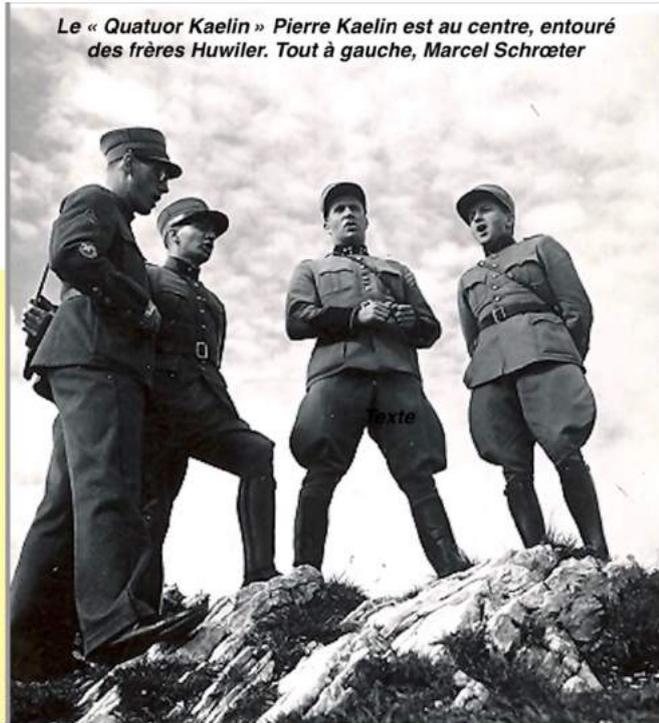
Jadis : renouveau musical !

Des quatuors liés au nom de Pierre Kaelin : des airs de renouveau ! Quelques dates. Depuis 1932 déjà, le « Quatuor des Routiers » de Châtel-Saint-Denis avait fait ses débuts à Radio-Lausanne, d'abord sous la direction de Carlo Boller. Les membres de ce quatuor étaient Claude Genoud, le futur conseiller d'État, Joseph et Michel Huwiler, André Demierre qui deviendra curé de Siviriez, Pierre Kaelin, le « patron ».

En 1937, à l'Exposition universelle de Paris, le plus ancien des quatuors se fait connaître. Il s'agit des « Compagnons de route ». Ils ont comme animateur celui qui sera la basse des 4 Barbus, Jacques Trisch, en même temps pianiste et compositeur. Leur chanson à succès : « Adèle ». A la fin de 1937, le quatuor vocal « A B C D » se fait entendre pour la première fois à une soirée de l'École César Franck. C'est là en effet que se sont rencontrés deux Suisses, l'abbé Pierre Kaelin - envoyé à Paris pour faire ses études de musique - et

Marcel Schröeter, ainsi que deux Français, Georges Thibaut et Paul Gallois. La formation franco-suisse s'intitula « A B C D » à cause de « L'Alphabet de Mozart » par lequel ce quatuor commençait volontiers ses concerts. Ces quatre chanteurs furent très appréciés de 1937 à 1939 à Paris et en Suisse lors de 257 concerts, par des émissions de radio et des disques.

Pourquoi reparler de ces quatuors du « vieux temps » ? Ayant eu des relations directes et suivies avec l'art choral à une époque où nos sociétés de chant de village n'étaient guère sensibilisées à la pose de la voix, aux nuances, aux variétés de l'interprétation, ces quatuors ont démontré que l'on pouvait faire beaucoup mieux !



Vinrent la guerre et la séparation. Pendant la mobilisation, en Suisse, un nouveau quatuor naissait au Régiment 7. Il était issu de deux précédentes formations. Joseph et Michel Huwiler, Marcel Schröeter et le capitaine-aumônier Pierre Kaelin ont formé le « Quatuor Kaelin », qui a acquis une enviable renommée et donné un vivant exemple du chant aux harmonies modernes, où la justesse se mariait à la finesse de l'interprétation.

Enfin, né de plusieurs initiatives convergentes, le groupe des « 4 Barbus » s'est imposé au public de la radio et du disque. Il était composé de Jacques Trisch, ex-membre des « Compagnons de route », Marcel Canton, Pierre Jamet et enfin Georges Thibaut, ex-ténor du Quatuor « A B C D ». À partir de 1947 se succèdent les saisons dans les meilleurs cabarets et les tournées internationales. En 1958, les « 4 Barbus » sont en tête d'affiche avec Georges Brassens dans un grand Théâtre de Paris. Ils ont donné plusieurs concerts en Suisse, dont certains à Fribourg. Georges Thibaut est resté fidèle à Fribourg. Il fut même responsable du Café du Sauvage.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Quatre_Barbus
<https://www.youtube.com/watch?v=Fx6SAdsVcCM>

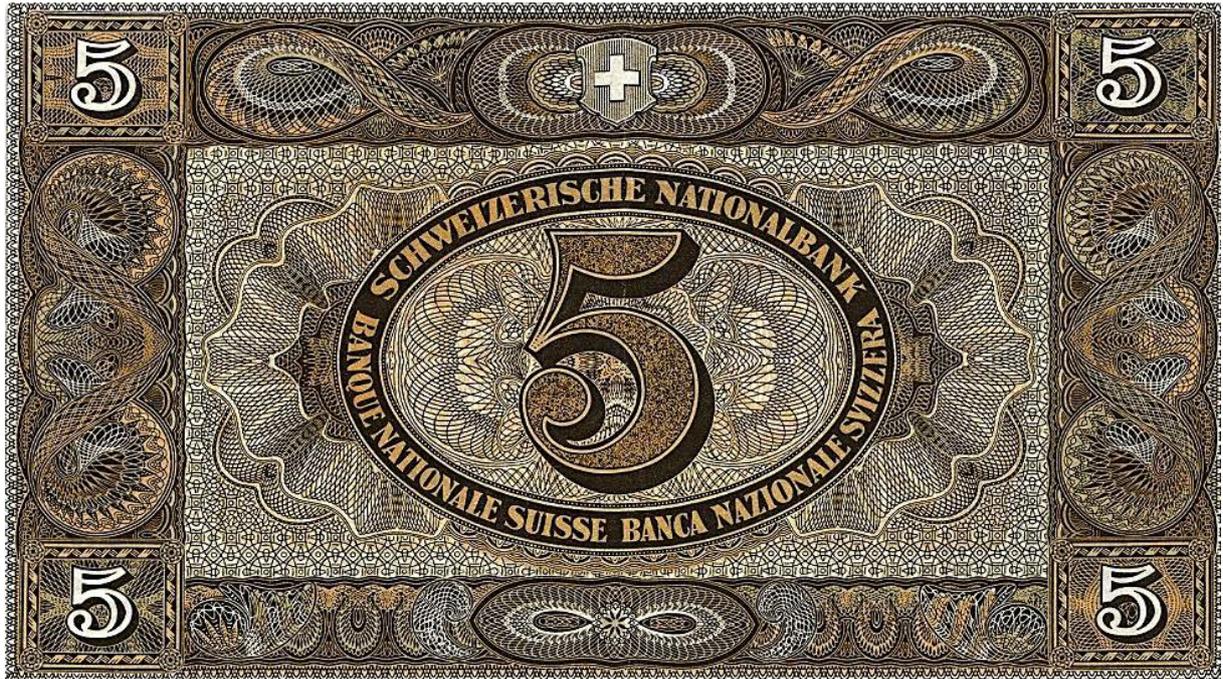
La mode du quatuor - et du quintette ! - existe encore de nos jours. Citons par exemple l'excellent « Quatuor du Jaquemart » qui a hélas interrompu son activité, l'actuel brillant quintette des « Barbus derrière les fagots », le « Quatuor Laqué », « L'Opéra à bretelles », le « Quatuor Orchis », le « Papatuor »...

Voir l'article signé « La Chanson de Fribourg » dans « La Liberté », 25 janvier 1958

Le billet de 5 francs

De tous les billets de la BNS, cette coupure est celle qui est restée le plus longtemps en circulation, du 3 août 1914 au 1^{er} mai 1980 ; sans valeur à la BNS dès le 1^{er} mai 2000.

Le billet de 5 francs était destiné à remplacer la pièce d'argent de 5 francs qui, en cas de guerre ou de crise majeure, était mise de côté, amassée à domicile.



Echo staviacois de jadis



Dessins des costumes du Staviacois et de la Staviacoise; sur l'escalier du Musée, un groupe des « Anciens costumes d'Estavayer »; ¶ groupe de six Staviacoises; Colette est la troisième depuis la droite. ¶ Photos prises vers 1950 ¶



Le « Fribourg Illustré » de janvier 1974 présente sur deux pages les traditions staviacoises, sous la signature d'Armand Droz. On s'arrête ci-après à la « résurrection folklorique » des « Anciens costumes d'Estavayer ». Elle se situe dans les années 1950.

Reconstitué selon une authentique gravure de « Meschel » retrouvée au musée, le costume staviacois est à la fois gracieux et haut en couleurs. Les dames portent l'ample et lourde jupe bleu-roi terminée par un large volant aux rayures verticales, qui descend jusqu'à mi-jambes, le corselet pourpre, la chemisette aux manches bouffantes et le léger fichu de dentelle. Le chapeau large et plat est comme une galette au miel de printemps.

Le costume des messieurs est celui du dix-huitième siècle : culotte courte, longue redingote aux couleurs assorties, noir et abricot, gros bleu et grenat, etc., bas blancs et souliers carrés à boucles, ceinture de cuir.

L'ensemble est très décoratif et le groupe qui compte aujourd'hui une soixantaine de membres, participe largement à toutes les manifestations folkloriques et artistiques, comme à tous les cortèges de la cité. Armand Droz poursuit dans sa présentation : Sous les compétences houlettes du professeur Bernard Chenaux et du maître à danser Henri Esseiva, le groupe des « Anciens costumes » s'efforce de redonner vie aux coraules staviacoises de jadis. Sous l'active présidence de son animatrice, Mme Michel-Droz, il poursuit allègrement une carrière chantante et colorée, animée par les jeux gracieux de la danse et l'harmonie des vieux airs de chez-nous.

Entracte au Portugal, à Belém...



Avant de continuer ses études à l'ECAL - l'École cantonale d'art de Lausanne dont on lit sur internet qu'elle est régulièrement classée parmi les 10 meilleures écoles d'art et de design dans le monde - notre petit-fils Barnabé Masson découvre actuellement le Portugal avec son amie. (J'ai naguère présenté son voyage à vélo au Cap Nord.) Parmi les 20 photos qu'il m'a fait parvenir, j'ai mis en évidence Belém, un quartier célèbre de Lisbonne situé à 6 km à l'ouest du centre actuel de la ville. Son nom vient d'une déformation au cours du temps de « Bethléem ».

Belém est connu comme point de départ de beaucoup de grands explorateurs portugais pour leurs voyages-découvertes à travers le monde. En particulier, c'est de là qu'est parti vers les Indes Vasco de Gama en 1497. C'est aussi le quartier du palais national de Belém, ancienne résidence royale des 17^e et 18^e siècles, aujourd'hui occupée par le président du Portugal.

Un édifice historique majeur de Belém est le monastère des Hiéronymites. Sur la photo de sa remarquable église, on découvre le style manuélin, une interprétation très singulière du gothique que l'on ne trouve qu'au Portugal. La construction a commencé en 1502, suivant les instructions de Manuel 1^{er} et elle a duré cinquante ans. Les Hiéronymites forment un ordre monastique voué à saint Jérôme, ordre établi en Espagne et au Portugal. Leur monastère de Belém à Lisbonne est un monument dédié au succès de l'expédition de Vasco de Gama. Il a été financé par les taxes prises sur le commerce des épices orientales. Vasco de Gama a été inhumé dans l'enceinte du monastère.

Plages portugaises



Août 2021. Notre petit-fils Barnabé découvre le Portugal et ses merveilles. Sans oublier des plages idéales, et des endroits où il fait bon camper...

Salamanque

Au début de leur voyage dans la péninsule ibérique, Barnabé et son amie ont visité Salamanque, l'une des villes d'Espagne parmi les plus prestigieuses. Elle figure au patrimoine de l'humanité établi par l'Unesco. Son université est l'une des plus anciennes d'Europe. Salamanque est au bénéfice d'un patrimoine architectural remarquable, avec ses deux cathédrales, la vieille et la nouvelle. La construction de la plus récente a duré du 16^e au 18^e siècle. Ce qui explique la variété des styles : gothique, Renaissance et baroque. L'intérieur de la nouvelle cathédrale frappe par la beauté des voûtes, la finesse des corniches. Dans l'imposant éventail des richesses patrimoniales de Salamanque, citons aussi la Plaza Mayor, le Couvent de San Esteban. En 2002, la ville est devenue la Capitale européenne de la culture. Depuis 2003, sa Semaine sainte est déclarée Fête d'intérêt touristique international.

Salamanque héberge d'importants centres de recherche, dont ceux de la recherche contre le cancer et du développement technologique de l'eau.

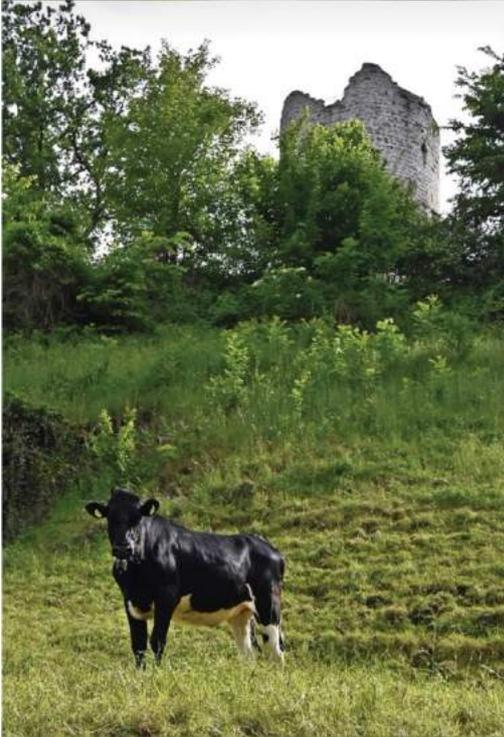


Barnabé est l'auteur des photos, à l'exception de la Plaza Mayor.



La tour de Montagny

En 1477, Fribourg peut acheter la seigneurie de Montagny. Le duc Philibert de Savoie ratifie cette vente le 12 décembre 1478.



Montagny devient un bailliage du canton de Fribourg. Le gouvernement de Fribourg se fait représenter par un bailli. 75 baillis vont se succéder, avec le titre de châtelain jusqu'en 1798. Le bailliage avait duré 320 ans. Il comprenait, lors de sa suppression, les villages de Montagny, Léchelles, Ponthaux, Mannens, Grandsivaz, Seedorf, Noréaz, Nierlet, Lovens, Lentigny, Torny-le-Petit, Middel, Dompierre, Domdidier, Russy, Corserey. Devenu bien national en 1798, le château est vendu avec le domaine en 1802. L'acquéreur, Jean Terrapon, de Montagny-les-Monts, le démolit. Les matériaux seront utilisés pour diverses constructions. Vestige restant, le donjon, appelé tour de Montagny.

En collaboration avec les autorités culturelles fédérales et cantonales, la Fondation propriétaire des lieux met sur pied un programme de sauvegarde du donjon. Un escalier extérieur conduisant à la porte d'entrée ainsi qu'un escalier intérieur permettent aux visiteurs d'accéder, 30 mètres plus haut, au sommet de l'édifice et de jouir d'une vue panoramique sur toute la région.



Charly Cottet à Ursy

En entrant dans l'église d'Ursy, une surprise admirative ! L'intérieur est métamorphosé par les vitraux avant-gardistes, lumineux, sobres et... surprenants de Charly Cottet, créés au début des années 1980 !

De gauche à droite, La Nativité, La Crucifixion, La Résurrection.



Un été froid et pluvieux



*L'été perturbé a tout de même profité aux fleurs et à la végétation...
Devant mon bureau le 29 août 2021*

Bien sympathique, le Père Cotting, missionnaire en Zambie !

Dans la nécrologie du Père Claude Cotting, Cordelier, parue dans « La Liberté » du 26 juin 1978, on lit qu'« il était en avance sur son temps et avait compris la nécessité d'une harmonisation des rapports humains et d'une simplification du ministère et de la liturgie bien avant Vatican II. Il tirait des réalités journalières matière à de savoureux sermons qui n'endormaient personne et émerveillaient les enfants. Il trouvait par exemple que si Dieu devait refaire le Décalogue, il y introduirait d'autres préceptes d'actualité, tels que le code de la route incitant par exemple les usagers à plus de patience et de compréhension les uns envers les autres. Il répétait volontiers que des siècles entiers ont été obnubilés par le sixième commandement, alors que le précepte le plus important est l'amour de son prochain. Il émanait de toute sa personne une joie de vivre communicative. » Photo : de retour au pays, il semait la gaieté... « Fribourg Illustré », 6 septembre 1978

Glossaire, article du Père Cotting

Les kayons : les cochons, aussi les pouè

Les kounets : les petits lapins ; les lapins : les kounol

Les fanfioules : les haricots

Dzemottée : gémissement par saccades

Ne pas pouvoir jetz : ne pas pouvoir en avant

Qui guignait : qui s'entrevoyait, qui s'apercevait

Un gläselet : un petit verre, en allemand ; ein Glas c'est un verre

Krâââtz : vin acide, qui gratte, qui râpe..., qui raye les vitres

Hommage au Père Claude Cotting



Le Père Claude Cotting jouant de l'accordéon pour les Fribourgeois de Berne dans l'aria du chalet du Saucisson à Albeuve

Photo G. Bd

La vache à Rotzetter, par le Père Claude Cotting

« La Liberté » du 11 juin 1970

« À cette époque, il y a de cela 25 à 30 ans, la vieille ferme du Grabensal à Fribourg était habitée par la famille Rotzetter. Alors que le papa était veilleur de nuit chez Winkler, la maman Rotzetter s'occupait des gosses, des « kayons » et des « kounets ».

Un jour que, haut perchés, on était en train de cueillir les dernières « fanfioules » de l'année, ne voilà-t-il pas que la maman Rotzetter arrive au couvent. Du haut de nos échelles, on se rendit vite compte qu'il y avait quelque chose qui ne jouait pas. En effet, tout essoufflée et d'une voix haletante, elle se mit à nous implorer : « Chömmet doch gschwind, s'Roesli wot kälbere ! » « Roesli », c'était la vache, et elle était en train de vèler.

Alors, tel un ouragan, en un sprint digne de champions olympiques, nous arrivâmes à la ferme et nous nous aperçûmes qu'en effet la situation était des plus critiques. La « Rosli » faisait des « dzemottées » du diable, alors que le pauvre veau ne pouvait pas « jetz ».

Mais frère Lucien, un as dans ce domaine, avait déjà attaché une corde à ce qui « guignait » du petit veau, puis d'une voix de stentor il nous donna l'ordre de tirer. Et nous tirâmes si fort que, sans même compter jusqu'à trois, Willy, Robert, moi-même et le veau, nous nous trouvâmes les quatre fers en l'air dans un tas de foin. « Ça alors, c'est du beau boulot », que je me suis dit.

Entre-temps, Lucien avait déjà envoyé Stephan chercher une bonne bouteille de Féchy au couvent. Nous étions déjà contents de nous désaltérer, après ce charitable effort d'équipe. Mais notre joie fut de courte durée, car la bouteille de Féchy, c'était pour « Roesli ». Cependant, cela ne nous empêcha pas, un peu plus tard, de boire un « gläselet » de bon « Krââtz » en l'honneur du joli petit veau. »

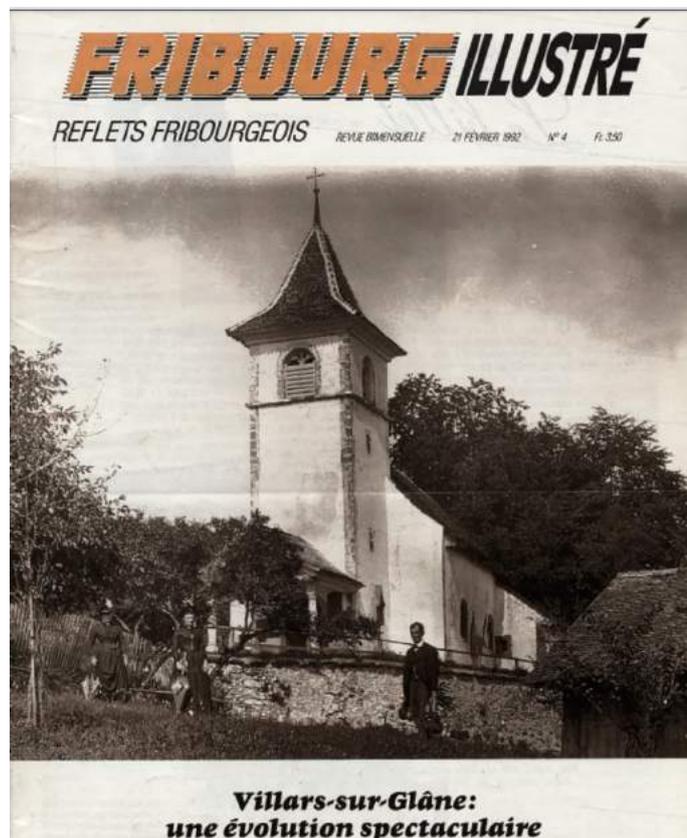
Un ouvrage du Père Cotting : « Un Bolze raconte ses souvenirs de Fribourg, d'Afrique et d'ailleurs », Jobin et Lachat, 1977, dessins de l'auteur. Ce livre, accompagné d'un lexique de termes bolzes et autres, raconte avec humour soixante années vécues par un Bolze resté fidèlement attaché à Fribourg.

Des quartiers de Villars annexés par Fribourg...

Le territoire de Villars-sur-Glâne correspondait à la paroisse avant que soient constituées les communes politiques. C'est la constitution de 1831 qui a créé définitivement les communes. La paroisse de Villars comprenait toute la zone sur laquelle fut bâtie la Ville de Fribourg, excepté la région de l'Auge qui appartenait à la paroisse de Guin et celle de la Planche - inférieure et supérieure - qui dépendait de la paroisse de Tavel.

Fribourg s'est constituée surtout aux dépens de Villars, qui fut refoulé tout d'abord jusqu'à la tour Jacquemart ; celle-ci était située au-dessus de l'actuelle rue de Lausanne. En 1583, une nouvelle cession a été effectuée jusqu'à la porte de Romont qui s'élevait non loin du temple réformé actuel. En 1872 a eu lieu une nouvelle extension de la ville de Fribourg. Elle s'est approprié le secteur de Jolimont au Botzet, ainsi qu'une partie de Bertigny. En 1906 enfin, les quartiers de Pérolles et de la Vignettaz sont passés de Villars à Fribourg.

En 1950, Victor Buchs, ancien conseiller d'État, a sorti le livre «Villars-sur-Glâne, la paroisse et la commune».

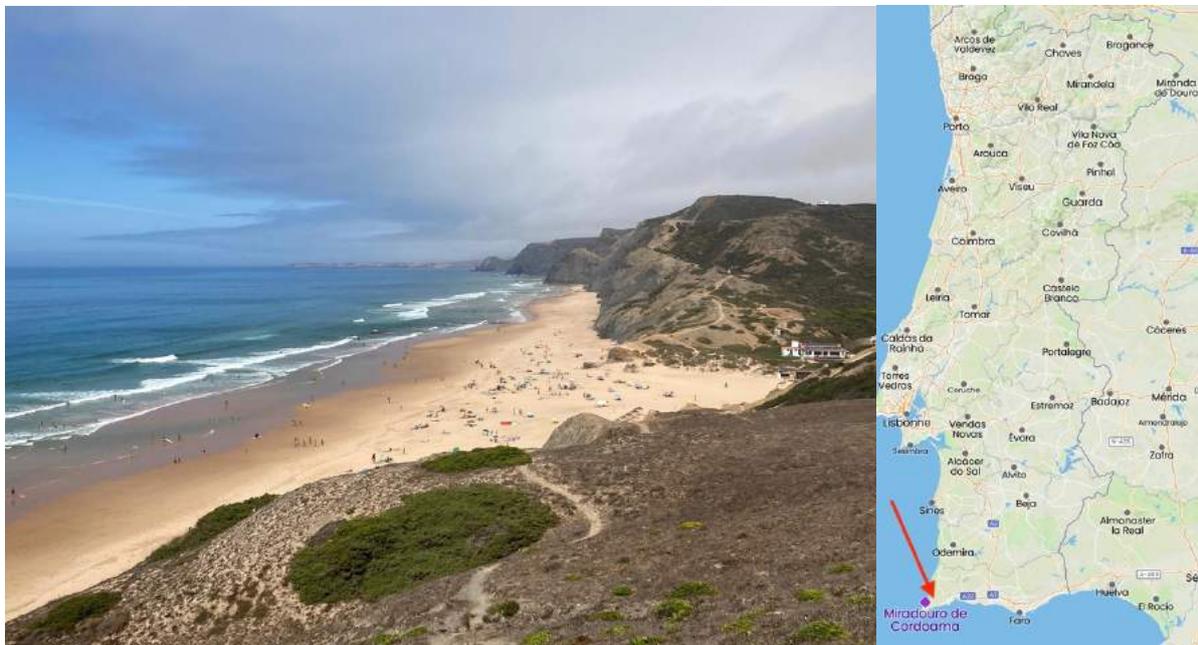


Michel Charrière, professeur d'histoire, a rédigé une étude fouillée parue en 2007 intitulée « Une commune à travers les siècles, Villars-sur-Glâne »

Photo : l'ancienne église de Villars démolie en 1914 ; No de « Fribourg Illustré » 4/1992, avec plusieurs articles sur Villars, consultable sur internet.

Tout au sud du Portugal

Photo d'une plage prise par Barnabé depuis Miradouro de Cordoama - point de vue panoramique - non loin de la petite ville de Vila do Bispo. C'est sur la côte sud-ouest du Portugal, dans l'Algarve. Il s'agit d'une des régions touristiques estivales les plus importantes du Portugal, grâce à ses plages et à son patrimoine historique. L'Algarve s'étend sur la largeur du sud du Portugal. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Algarve>



Tristesse ce 3 septembre 2021 : Michel Corboz est décédé

Profondément ému en apprenant le décès de Michel Corboz aux nouvelles de la TSR à 12 h 45, le 3 septembre 2021. Les mass-media se plaisent à louer sa carrière exceptionnelle. Une phrase des propos tenus par Alexandre Barrelet, chef adjoint de l'Unité Culture de la RTS : « Les enregistrements resteront, il y a des moments de pur miracle, de perfection sonore inégalée dans les interprétations de Michel Corboz. »



Michel Corboz, l'âme musicienne

Un témoignage personnel avec quelques souvenirs. J'ai bien connu Michel Corboz à l'École normale de Fribourg, entre 1949 et 1951. J'étais en troisième année quand il est entré en première. D'emblée sa voix remarquable, son talent de pianiste, son charisme et son entregent ont démontré la richesse de sa personnalité. En 1949 aussi, arrive à l'École normale un nouveau professeur de chant, l'abbé Pierre Kaelin. Michel Corboz lui sera redevable. C'est à lui qu'il doit sa désignation comme maître de chapelle à Lausanne, au Valentin, après avoir enseigné à l'école de cette paroisse dès 1953. Un pied à l'étrier !

Mais Michel devra subir deux années d'extension dans un sanatorium de Leysin. Quand il en ressort, il a 25 ans. C'est à Leysin que je suis allé le trouver avec un camarade de classe de l'École normale, Bernard Bovet. Admiratifs du Chœur des Jeunes que dirigeait André Charlet dans le canton de Vaud - chœur devenu Pro Arte par la suite - nous souhaitions que Michel crée un ensemble de jeunes passionnés de chant dans le canton de Fribourg. C'est ainsi qu'est né un précurseur de l'Ensemble vocal de Lausanne. D'emblée, Michel Corboz a travaillé à fond avec un chœur bien étoffé qui avait ses répétitions à Romont. Lors d'un premier concert à Lausanne, nous avons présenté

l'Oratorio de Noël de Bach. C'était en 1959... un prélude au prestigieux Ensemble vocal de Lausanne.

Michel Corboz est venu me trouver à Cheiry où j'étais jadis instituteur. Je suis même allé avec lui effectuer une répétition à La Chaux-de-Fonds. « Tu prends les basses, je m'occuperai des ténors. » En 1960, Michel Corboz y avait pris la relève de l'abbé Kaelin à la tête de la Cécilienne chaudefonnière, chœur d'hommes de 70 chanteurs à l'époque. Depuis 1969, Michel Corboz est chef titulaire du Chœur Gulbenkian à Lisbonne, dont le renom ne fera que s'intensifier. Je crois me souvenir que l'abbé Kaelin n'a pas été étranger à cette nomination.

Merci Michel pour tout ce que tu as donné à tes chanteurs, à tes musiciens, aux innombrables auditeurs de tes concerts et de tes disques ! (Photo RTS)

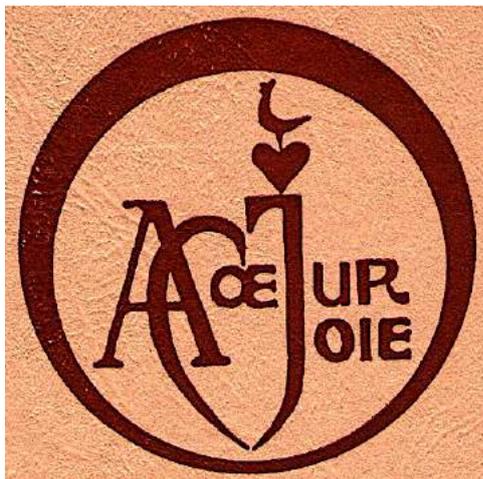
<https://www.plansfixes.ch/films/michel-corboz/>

Admirons !

<https://www.youtube.com/watch?v=uJcfl3cnKjE>

Compléments sur les débuts de carrière de Michel Corboz

Avec le chœur de Michel Corboz – prédécesseur de l'Ensemble vocal - qui répétait à Romont en 1959, on a donné un second concert à Lausanne à part l'Oratorio de Noël. Il comportait notamment une messe du XIV^e siècle de Guillaume de Machaut. Charles Jauquier m'attendait à la sortie pour me dire que cette musique était difficile à supporter...



Dans mon article précédent, j'ai oublié de citer César Geoffray, l'un des musiciens proches de Michel Corboz. Michel rappelait tout ce que « César » lui avait apporté. J'ai un souvenir très vivant de César Geoffray. A l'initiative de Pierre Kaelin, il a animé des Semaines à Cœur Joie, qui avaient lieu à l'École normale de Fribourg. Une découverte partagée avec Michel Corboz et deux ou trois collègues. La première fois, c'était, sauf erreur, en 1951. L'une des chansons à succès parmi les nombreuses œuvres de « César » dans les années 50 :

<https://www.youtube.com/watch?v=ZyRb1FAre78>

César Geoffray a appelé Michel Corboz à Vaison-la-Romaine aux « Choralies » en 1956. Sous le nom de « Chanteurs de Lausanne » - c'était avant l'Ensemble vocal fondé en 1961 - la chorale de Michel Corboz y a fait un triomphe. Le chef n'avait que 22 ans. Il est resté fidèle à Vaison et ami de César pendant plusieurs années.

César Geoffray (1901-1972) était le fondateur du Mouvement « A Cœur Joie », le Maître national de chant des scouts de France de 1942 à 1955, le créateur en 1953 des « Choralies de Vaison-la-Romaine » qui existent encore. Il a participé en 1960 à la formation d'« Europa cantat ».

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Choralies>

<https://data.bnf.fr/fr/documents-by-rdt/12202436/tum/page1>

Domage que la musique de Geoffray soit actuellement au purgatoire...

Séverine Bornet

Quel plaisir de recevoir par Facebook un gentil - et trop flatteur ! - salut d'une étudiante de jadis ! En l'occurrence, il s'agit de Séverine Bornet, de Sion, en voyage en Italie : « Petit clin d'œil de Pise pour Jean-Marie Barras, directeur passionné et très attachant de l'École Normale de... Fribourg. Avec toute ma reconnaissance pour son soutien aux valaisanneries de l'époque ! » Son papa, Bernard Bornet, conseiller d'État valaisan, m'avait demandé si sa fille, pour des raisons sportives, pouvait poursuivre ses études à l'École normale de Fribourg. Et Séverine y a terminé son cursus en 1993. Elle a passé, assure-t-elle, trois merveilleuses années à Fribourg. Elle enseigne actuellement à l'École professionnelle de Sion, tout en étant guide de montage UIAGM (Union Internationale des Associations de Guides de Montagne) et professeur de ski. Elle est la sixième femme guide valaisanne.

Séverine (Sève) m'envoie des photos de l'École normale supérieure de Pise. Une très importante institution chargée de former des universitaires. Elle a donné à l'Italie trois Prix Nobel et plusieurs présidents de la République. Ses élèves, issus d'un concours très sélectif, sont appelés « normalisti. »





Fernand Caille, cet artiste peintre vous est-il connu ?

Fernand Caille est né en France en 1889, à Villars-les-Blamont, village proche du Jura suisse. Son grand-père, Amédée, un armailli d'Estavannens, avait quitté la Gruyère pour s'installer dans le département du Doubs vers 1850. Laurent, père de Fernand, s'établit en 1893 à Villars-sur-Fontenais, localité du Jura dans la région de Porrentruy. Après son école primaire dans ce village, Fernand obtient son certificat de maturité à Porrentruy. En 1909, il entre au Technicum de Fribourg, section des maîtres de dessin. Diplômé en 1911, il complète sa formation à l'École nationale des Beaux-Arts et à celle des Arts décoratifs, à Paris. En automne 1912, il s'en va vers la lointaine Russie des tsars. D'abord comme précepteur dans la famille du prince Volkonsky, il est nommé ensuite professeur de français et de dessin au gymnase impérial Sainte-Olga, à Kiev. En juin 1918, il rentre au pays plus riche d'expérience que de sous, et même que de pièces artistiques. Sur les deux cents qu'il y avait réalisées, il n'a pu en emporter qu'une !

Après son service militaire, de 1919 à 1920 il enseigne le dessin aux apprentis de Porrentruy et il exerce les fonctions de secrétaire et d'interprète dans divers services fédéraux et cantonaux, grâce à sa connaissance de la langue russe. Le 13 avril 1920, le directeur de l'Instruction publique, le conseiller d'État Georges Python ne l'a pas oublié et soutient sa nomination en qualité de professeur à l'École secondaire des garçons de la Ville de Fribourg. Il y enseigne jusqu'à Noël 1958, soit pendant près de 40 ans.

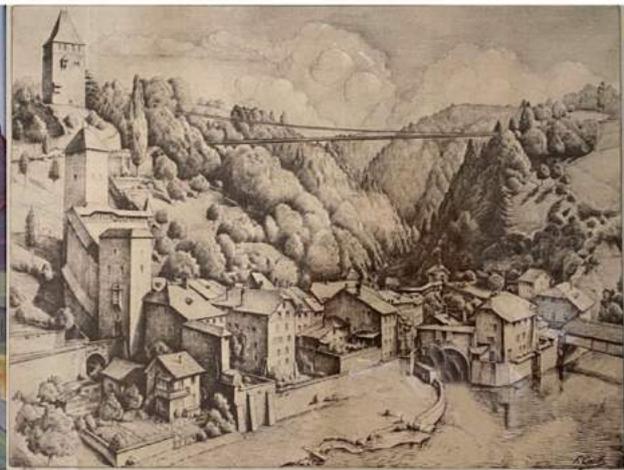
Fernand Caille s'est montré un professeur consciencieux, méthodique, précis. Les cahiers et les nombreuses fiches de préparation de leçons, tous les articles de revues et de journaux, toutes les reproductions d'œuvres d'art qu'il recueillait avec soin pour illustrer ses leçons démontrent son souci d'un enseignement largement ouvert. Ses élèves l'appréciaient, l'estimaient et lui vouaient une réelle affection. Ils le lui rappelaient

à l'occasion de Noël ou de sa fête. En prenant congé de Fernand Caille en juin 1960, un élève s'est exprimé au nom de ses camarades : « Dans votre enseignement du dessin et de l'histoire de l'art, vous avez cherché à ouvrir nos cœurs et nos esprits à la beauté. Vous le faisiez avec un enthousiasme que nous n'oublierons jamais. Et puis, vos réparties si spirituelles nous ont tant de fois amusés que les heures de classe passaient trop rapidement. »

L'école n'absorbait pas toute son activité. Il a fait partie de nombreux jurys d'examens. Mais, surtout, il fut l'aquarelliste fin et délicat dont les œuvres nombreuses ont été exposées à Fribourg et ailleurs. Il est aussi l'auteur de tableaux à l'huile, de pastels, de gravures, de portraits, d'illustrations pour manuels scolaires. Il a aussi établi des projets pour une vingtaine de drapeaux.

M. Caille n'a jamais oublié les difficultés qui furent les siennes après sa rentrée au pays. En tant que président cantonal de l'Association des Suisses rentrés de l'étranger, de 1941 à 1946, il s'est dévoué sans compter pour venir en aide aux rapatriés.

Fribourg, dont il a fixé tant de traits, son Jura natal, la Gruyère, tous ces coins dont il a peint ou dessiné les pittoresques aspects ne devraient pas sombrer dans l'oubli ! (Source : *Fernand Caille, (1889-1906), articles divers et tout spécialement celui signé A. Rd. dans « La Liberté » du 13 décembre 1960.*



Œuvres de Fernand Caille :

- 1) *Fribourg, aquarelle*
- 2) *Vieux Fribourg et le Pont suspendu, lithographie*
- 3) *Illustration du « Livre de lecture, degré moyen », 1942 ; La fourmi et l'abeille*

Un coin de Savoie attachant

Marie-José Rabille-Seydoux et Claude, son mari, m'envoient une remarquable série de photos. En voici une de la chapelle Ste Marie-Madeleine, près du lac de Roselend. Celui-ci a été créé grâce au barrage construit entre 1955 et 1962. Le hameau de Roselend a été noyé le 6 mai 1960 avec 15 de ses 54 alpages. La Chapelle romane de Ste-Marie-Madeleine, engloutie lors de la mise en eau du barrage, a été remplacée par ce sanctuaire deux ans plus tard, à proximité de la route qui surplombe le lac, dans un style plus moderne.

La Route des Grandes Alpes traverse ce magnifique site d'alpage pour rejoindre la Tarentaise (Bourg-St-Maurice est en Tarentaise). La route des Grandes Alpes est un parcours de 730 km qui compte notamment 18 cols prestigieux. Depuis 1995, cette route est accessible dans son intégralité de juin à octobre.



Aller glaner : les plus âgés se souviennent

Un à un, nous ramassons les épis oubliés, nous formions une glane, nous recommençons l'opération le dos courbé vers le sol de l'aube au crépuscule, ne nous accordant que peu de répit, si ce n'étaient les minutes consacrées à un frugal repas. Parfois, un paysan généreux offrait son champ aux glaneuses sans le râtelier. Nous conservons le souvenir de ces journées pénibles, dégoulinant de sueur, penchés vers la terre sous l'implacable soleil des moissons d'antan, les mains souvent abîmées.

(Photo, Pro Fribourg 2013 II, « Grangeneuve ». Texte d'après Marcel Perret, tiré de la « Feuille d'Avis du Valais » du 16 juillet 1964



Le musicien Gustave Doret (1866-1943) et l'écrivain René Morax (1873-1963) sont notamment les auteurs du répertoire de la Fête des Vignerons 1905 d'où est extraite « La Chanson des glaneuses », encore chantée dans nos écoles dans les années 1950-1960.
<https://notrehistoire.ch/galleries/1905>

61. Chanson des glaneuses

(„Fête des Vignerons“ – 1905.)

Lento espressivo G. Doret

mf

1. Al-lons ra-mas-ser Les é-pis lais-sés Par les moisson-neuses
 2. Les grains ou-bli-és, Dans nos ta-bli-ers Bien-tôt s'a-moncellent.
 3. Ain-si nous al-lons Le long des sillons, Cherchant no-tre vi-e;
 4. Quand la mort viendra, El-le gla-ne-ra La moisson hu-mai-ne.

poco più lento,

Dans le champ de blé Pour nous les gla - neu - ses.
 Qui donc a li - é Si mal, les ja - vel - les? } A la gla - ne,
 La bel - le moisson Pour nous est fi - ni - e.
 Le re - pos se - ra Le prix de nos pei - nes.

Le bleu-et se fa - ne Dans le champ do - ré, A la gla - ne,

Le bleu-et se fa - ne Dans le champ do - ré. —

R. Morax

« Chants de mon pays », 1946/1961, édités chez Foetisch,
<http://doc.rero.ch/record/19678>;
un recueil avec un large éventail de partitions anciennes

Hommage fidèle et poétique à l'abbé Bovet

Les 21 et 22 septembre 1957, en présence de 40 000 personnes, a eu lieu à Bulle l'inauguration du monument dédié à l'abbé Joseph Bovet. Une œuvre du remarquable sculpteur fribourgeois Antoine Claraz !



Une semaine avant l'événement, dans « La Liberté » du 14 septembre 1957, l'abbé François-Xavier Brodard - Jèvié - a annoncé la manifestation de façon poétique :

La Gruyère entière - et le canton avec - fêtera le chantre du pays, celui qui, comme personne a su faire parler les gens et les choses de chez nous, faire chanter l'âme du pays. Il n'a pas fait chanter seulement, il a fait vibrer le peuple de Fribourg. Il émanait de cet homme quelque chose d'indéfinissable. On me disait un jour : « Il a le fluide. » Oui, c'est cela, il avait le fluide.

Comme un sourcier, il savait découvrir et « faire sortir » ce qui était caché même sous les choses les plus ordinaires. Et cela dans le style de chez nous. En entendant ses mélodies, on a toujours le sentiment qu'on ne saurait les imaginer autrement qu'elles sont, qu'on les a toujours entendues, qu'elles sortent du pays même. « *Chin l'è de la mujika d'intche no, c'est de la musique de chez nous* », entend-on souvent dire de ses compositions. Et c'est bien cela, le peuple ne s'y trompe pas.

L'abbé Bovet n'a jamais éprouvé le besoin d'accorder sa lyre aux accents de musiques exotiques, ou de nous casser les oreilles avec des dissonances à la mode. Il a fait mieux ; il a écouté chanter les rivières, la brise dans les forêts, pleurer le vent de novembre dans les arbres dénudés : il a noté pour ainsi dire le chant des oiseaux de chez nous dans le feuillage tendre de mai. De tout cela, il a tiré des mélodies inoubliables, tout comme l'abeille fait son miel du suc des fleurs sur lesquelles elle va butiner. On l'a trouvé trop simple. Quel magnifique reproche ! N'est-ce pas pour les gens simples qu'il a chanté ? N'est-ce pas eux avant tout qu'il a voulu faire chanter ? Et comme il y a réussi ! Peut-on nommer beaucoup de musiciens qui laissent après eux un sillage aussi lumineux et aussi durable que l'abbé Bovet ? Qui aient deux monuments dans leur propre canton, deux monuments élevés d'enthousiasme par le peuple.

Le mainteneur du patois

Qu'on me permette de rappeler ce que l'abbé Bovet a été pour le patois. C'est lui qui, en pleine conférence de la Société d'éducation à Châtel-Saint-Denis, a pris en main la cause du vieux parler de nos pères, et évité de justesse une décision regrettable entre toutes. Il ne s'est pas contenté de cela dans son « Nos chansons », il a publié toute une série de chansons en patois ; il a même composé ou remanié maints textes. Car ce fils d'instituteur savait et aimait le patois. Il a senti tout ce qu'on pouvait faire dire et exprimer au vieux langage de chez nous. « Noùthra Dona di Màrtsè » restera l'une de ses plus belles compositions, l'une de ses plus touchantes prières à « Nothra dona à ti ». Jèvié (Photo jmb)

<https://www.rts.ch/archives/grands-formats/11959540-labbe-joseph-bovet-chantre-du-pays-de-fribourg.html>

Historiette vraie...



Mon père me rappelait jadis les propos d'un jeune homme « pas très catholique » venu apprendre le français dans le canton de Fribourg. Sa patronne l'a envoyé se confesser en l'avertissant de la sévérité du curé. Le jeune homme, entrant au confessionnal, a dit au prêtre dans son français approximatif : « Si toi gronder moi, moi renverser petit maison. »

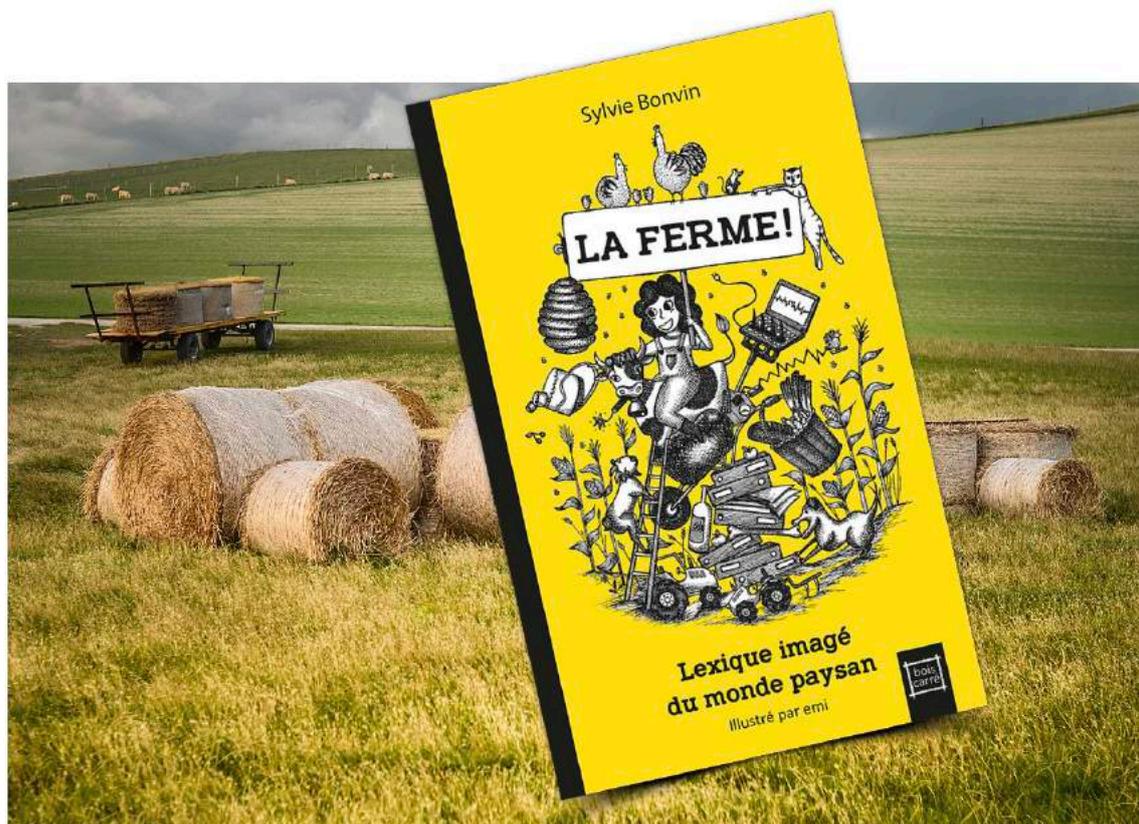
« La Ferme » : une découverte !

Sylvie Bonvin-Sansonnens, une carte de visite extraordinaire : titulaire d'une maturité fédérale, journaliste, au bénéfice d'une maîtrise fédérale agricole, présidente du Grand Conseil en 2021, candidate au Conseil d'État sous la bannière des Verts.

Elle vient de publier un livre... qui m'a enthousiasmé. Il s'intitule « La Ferme », aux Éditions du Bois Carré patronnées par Cathy Roggen-Crausaz, auteure d'une remarquable conception graphique de « La Ferme ». Les illustrations sont signées Emile Reinhard, alias emi. Le contenu : un lexique imagé et complet du monde paysan et de son évolution. Annick Monod, journaliste, écrit à la fin de l'introduction : « Tout l'art de Sylvie Bonvin consiste à rendre lisibles ces évolutions, révolutions et paradoxes qui caractérisent le monde agricole aujourd'hui. De chapitre en chapitre, on la suit avec jubilation dans cette tournée des campagnes racontée avec une inépuisable pédagogie doublée d'une bonne dose d'humour. »

<https://www.boiscarre.ch>

Pour commander l'ouvrage : contact@boiscarre.ch



Automne te voilà !

D'après l'abbé François-Xavier Brodard, Jèvié, « La Liberté » 11 octobre 1958. À cette époque, des feux dans les champs étaient courants.

Dès que commencent à traîner, fin août, de longues écharpes de brume que le soleil vient dissiper, le *gruvèrin* dit : *i outenè*, il « automne ». Le soleil est devenu plus paresseux, plus tiède aussi. Dans les champs, on arrache les pommes de terre : les feux de fanes envoient au ciel leur fumée bleue. Par les prés, les vaches couchées dans *le repé*, les herbages d'automne, hument l'air frais et regardent passer les gens et les autos.

Par prudence, on a déjà arraché les haricots, car la première gelée blanche leur eût été fatale. Le tas de *pèjé*, de rames de haricots, a été coupé en petits bouts et sera brûlé ou jeté au fumier. Les dahlias sont arrachés aussi. Leurs bulbes attendent à la cave le printemps prochain. Le jardin dévasté va être *chèmorâ*, retourné à la bêche, *la pâla karâye*, sans briser les mottes de terre ; simplement pour aérer le sol.



On est en train de cueillir les poires et les pommes. Les *pre à botsi*, les poires à botsi tout d'abord, qui donnent de si bon vin cuit. Il faudra *alâ pelâ*, aller piler les poires, puis verser dans la grande chaudière le jus recueilli, et le cuire jusqu'à ce qu'il ait diminué de neuf dixièmes. On le veillera la nuit, à moins qu'on ait eu la bonne idée de l'éventer continuellement pour hâter l'évaporation. Le *vin koué* ainsi obtenu se conserve indéfiniment. Précieuse denrée ! On en fera des gâteaux ; et surtout, on l'utilisera pour faire la moutarde de bénichon. Sans doute fait-

on aussi du vin cuit de pommes, voire même de pommes acides, mais quand il s'agit de faire de la moutarde digne de ce nom, aucune ménagère consciente ne voudra d'autre vin cuit que celui de *pre à botsi*.

Ces poires à *botsi* ! On en fait aussi des *pre ché*. Ce sont les meilleurs (pas de e car poire - *pre* - est masculin en patois). Avec du *papè à la béya*, du ragoût de mouton, c'est fameux. On en fait enfin de la *kunyârda*. Oh, je sais bien qu'ici je ne m'entendrai pas avec mes amis broyards, mais dussé-je les faire protester, je leur annoncerai qu'en Gruyère, *la kunyârda* se fait uniquement avec... des poires.

La kunyârda se mange... avec les pommes de terre en robe de chambre. Parfaitement ! Et que c'est fameusement bon ! Que voulez-vous, ces poires à *botsi* si bonnes, si sucrées, ont un vilain défaut Elles ne se conservent pas. Il faut bien en tirer parti. Il est vrai qu'actuellement on les met aussi en bocaux. Trois fois heureuse la ménagère qui a parmi ses conserves quelques bocaux de ces poires si bonnes ! *Jèvié*

Mercenaire qui perd la vie : un sujet récurrent

Thème traditionnel du soldat suisse engagé dans une armée étrangère. Un million de soldats suisses sont allés gagner leur vie dans les rangs des armées des cours royales européennes, de la fin du Moyen Age au XIX^e siècle. Chanson tirée de « Chants de mon pays », Fœtisch 1946/1961

78. Chanson des adieux.

(Napoleon's Lied.)

Mélodie populaire
harmonisée par Ch. Martin

Lent



1. Nous é - tions trop heu - reux, mon a - mi - e;	Nous a -
2. Le bon - heur du - re peu sur la ter - re;	En - tends -
3. Tes bai - sers é - taient doux à mes lè - vres,	Ton sou -
4. L'en - ne - mi a pas - sé les fron - tiè - res,	Il a
5. Com - pa - gnons, si Dieu veut que je meu - re,	Re - ti -



vions trop d'è - s - poir et d'a - mour; _	Nous croy - ions nous ai -
tu tout là - bas le tam - bour? _	Mon doux cœur, je m'en
rire é - tait doux, à mes yeux, _	Que nos larme(s) au - jour -
pris nos mai - sons et nos champs.	Dé - fen - dons le pa -
rez cet an - neau de mon doigt. _	Mon a - mie est là -



mer pour la vi - e, _	Mais hé - las! les beaux jours sont si courts!
vais à la guer - re, _	Ne crains rien jusqu'au jour du re - tour.
d'hui sont a - mè - res, _	Don - nons nous le bai - ser des a - dieux!
ys de nos pè - res, _	Il faut vaincre ou mou - rir bra - ve - ment!
bas qui me pleu - re, _	Di - tes - lui: «Cet - te bague est pour toi!»

R. MORAX.

Mélodie de Charly Martin, 1916-1965. De Martigny, professeur de musique, directeur de chœurs, compositeur talentueux.

Texte de René Morax, 1873-1963. De Morges, écrivain, auteur dramatique. Il écrit et met en scène de nombreux drames paysans et historiques pour le Théâtre du Jorat.

La poste

Ou dzoua d'ora, kan on devejè de la pouchta, on moujè tyè mé ou bâtimin yô on l'i pouârtè ti lè mê na grôcha partya dè chon kovin ou bin ou fakteu ke no j'apouârtè totè chouârtè dè novalè, di kou di bounè, di j'ôtrè min boune, achebin di drougannè. Ma, din



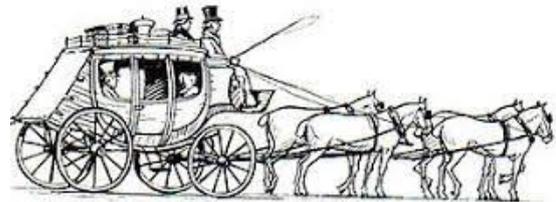
le viyo tin, kan on devejâvè de la pouchta, on moujâvè chuto a ha grôcha «voiture» que trançportâvè lè dzin a travè le payi. Lè pye konyè chon bin chur hou ke pachâvan pè hou viyè routè pèr dèchu le montanyè.

Ma to pri dè Friboua la pye chélébra irè la pouchta dou Mourè. Ha pouchta a tsavô l'a chirkulâ tantyè i j'alintoua dè 1920, kan l'an bâti le pon dè pèrâlè. Du adon, l'è lè j'otobus ke l'an rinpyathi la pouchta è lè tsavô. La dêrire dou tyinton, l'è prou chur ha dè Viktor

Andrey ke fajè la korcha du La Valsainte ou pon dou Jâvro

Albert Bovigny, Fribourg Illustré, 7 février 1997

Au « jour d'aujourd'hui », quand on parle de la poste, on pense plutôt au bâtiment où on porte tous les mois une grande partie de son salaire, ou bien au facteur qui nous apporte toutes sortes de nouvelles, parfois des bonnes, des autres moins bonnes et aussi des factures. Mais, dans le vieux temps, quand on parlait de la poste, on pensait surtout à cette grande voiture qui transportait les gens à travers le pays. Les plus connues sont bien sûr celles qui passaient par ces vieilles routes par-dessus les montagnes.



Mais tout près de Fribourg la plus célèbre était la poste du Mouret. Cette poste à chevaux a circulé jusqu'aux alentours de 1920, quand a été bâti le pont de Pérolles. Dès lors, ce sont les autobus qui ont remplacé la poste et les chevaux. La dernière du canton est sûrement celle de Victor Andrey qui faisait la course de la Valsainte au pont du Javroz.

Du nouveau dans les écoles alternatives, privées ?

Présentation de quelques-unes des données de la pédagogie née au 19^e siècle...

Principes du Père Grégoire Girard, de Fribourg (- 1765-1850)

- Eviter tout mauvais traitement, en paroles et en action.
- Les élèves s'entraident et apprennent les uns des autres.

- La grossièreté et les injures blessent et aliènent le cœur des enfants.
- L'exemple est plus fort que les paroles.
- L'élève arrive par la pratique, par l'observation, par le raisonnement et sous la direction discrète du maître, à inventer par lui-même toutes les règles grammaticales.
- Les leçons ne devraient pas dépasser un quart d'heure.
- L'enseignement doit d'abord se greffer sur la vie quotidienne.
- On veillera à satisfaire le besoin de variété qu'ont les enfants.
- Plus les enfants sont jeunes, plus ils sont avides de changement.
- De sa mère, Girard a appris la méthode de l'enseignement intuitif : la mère n'instruit pas son fils en lui faisant apprendre de mémoire des mots et des phrases abstraites, comme le fait l'école artificielle ; mais elle présente d'abord la chose concrète à laquelle elle applique le mot et sur laquelle elle commence ensuite la conversation. Ainsi doit faire le maître.
- Principe fondamental : l'élève doit comprendre, raisonner et non pas réciter par cœur des leçons incomprises.



Classe d'Henri Ballif, régent d'Avry-sur-Matran de 1915 à 1930, photo prise en 1928. Jean Monney, professeur de méthodologie à l'École normale, fut son élève. Il affirmait : « Henri Ballif sortait des sentiers battus. Il initiait ses élèves à l'arboriculture, avait le souci d'une école vivante, il pratiquait déjà le texte libre. Il organisait de mémorables promenades. L'une dura deux jours, dans le val de Travers célèbre pour ses mines d'asphalte. »

Eugène Dévaud, pédagogue fribourgeois

Les années 1930 furent pédagogiquement très intéressantes. Grâce à un vaste mouvement, qui a débuté avec le siècle et qui s'appelait « école nouvelle », ou « école active ». Le but était de renouveler l'école, de la rendre plus vivante, plus

intéressante, de donner aux élèves l'occasion de rechercher, d'investiguer, de découvrir... Bref, une école qui fût proche de la vie et des intérêts des enfants. Il était persuadé que la lecture - tout spécialement la lecture personnelle silencieuse - est la clé de la culture. Le canton de Fribourg, dans les années 30, avait la chance de voir la direction de l'École normale puis la chaire de pédagogie de l'Université confiées à un pédagogue passionné. Il s'appelait Mgr Eugène Dévaud, de Villaz-St-Pierre (1876-1942).

Rien ne le laissait indifférent dans les courants pédagogiques qui agitaient l'Europe et l'Amérique. Il voyageait, lisait, écrivait des livres et des articles, suivait de près l'école primaire de son canton, composait de nouveaux manuels. En 1932, il s'est rendu en Belgique, voir de près des classes qui appliquaient les théories de l'un des grands pédagogues de ce siècle, le Dr Decroly. C'est là qu'Eugène Dévaud a découvert la méthode des centres d'intérêt, qu'il s'est empressé de faire connaître dans son canton. Il s'agissait de travailler tout différemment en classe primaire où les leçons traditionnelles se succédaient, sans liens les unes avec les autres : on passait en effet d'un chapitre de bible à la surface du trapèze, puis au pronom relatif. Le maître devait procéder tout autrement avec les centres d'intérêt. Un thème était choisi, proche de la vie et des intérêts de l'enfant. Toutes les branches gravitaient autour de ce thème. Et le programme ? Eugène Dévaud s'en souciait et il a publié des ouvrages où les démarches et les contenus nouveaux étaient détaillés.

Théoriciens de l'Éducation nouvelle (nés dans les années 1870)

Parmi eux : Edouard Claparède 1873-1940, Adolphe Ferrière 1879-1960, Ovide Decroly 1871-1932, Maria Montessori 1870-1952, Janusz Korczak 1878-1942, Eugène Dévaud 1876-1942...

L'objectif général de l'Éducation Nouvelle est de contribuer à la formation d'adultes autonomes, capables de se prendre en charge, confiants en leurs capacités, manifestant une indépendance d'esprit et de jugement, curieux et désireux de continuer à acquérir de nouvelles connaissances, sachant toujours avoir des enthousiasmes et des désirs, maîtrisant les outils de la réflexion et de l'analyse, acteurs de la vie sociale et agissant positivement à l'égard des autres.

L'Éducation Nouvelle n'a pas pour projet de former une élite mais s'intéresse à tous les enfants qu'elle respecte pour eux mêmes non pas en fonction de leurs performances mais quelles que soient leurs performances. Elle considère l'éducation dans sa globalité et attache donc une importance égale à tous les domaines : sociaux, physiques, artistiques, manuels et intellectuels. L'éducation « fonctionnelle » est celle qui est fondée sur les besoins : de savoir, de chercher, de regarder, de travailler...

« Bulletin pédagogique » du 15 janvier 1947

Les neuf principes de l'École active

1. Être un entraîneur et non un enseignant
2. Mobiliser l'activité de l'enfant

3. Engager l'école en pleine vie
4. Partir des intérêts profonds de l'enfant
5. Faire de la classe une vraie communauté enfantine
6. Donner à chacun selon sa mesure
7. Remplacer la discipline extérieure par une discipline intérieure librement consentie et pleinement voulue
8. Unir l'activité manuelle au travail de l'esprit
9. Développer chez l'enfant les facultés de création

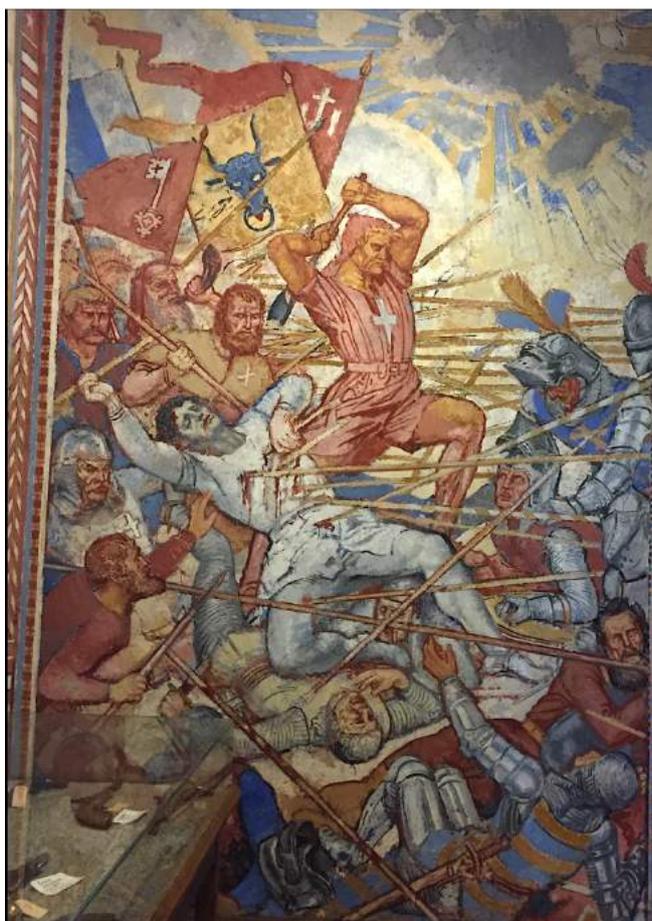
Adolphe Ferrière et Paul Perriard

Un des fils de l'inspecteur Alexandre Perriard est Paul Perriard. Il est né à la Bersetia de Cormérod (école secondaire éphémère en 1878). Sorti d'Hauterive premier de la classe de 4^e année en 1898, il a enseigné à Cugy de 1898 à 1927. Il a fait de l'étude du milieu local la clé de voûte de son enseignement. Adolphe Ferrière, l'un des « papes » de l'École nouvelle, directeur du Bureau international des Écoles nouvelles et professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève, cite en exemple Paul Perriard dans son ouvrage « La pratique de l'école active » Editions Forum, 1924, p. 103 à 106. Les thèmes d'étude, les enquêtes et excursions effectués par les élèves de Cugy, présentés à l'Exposition nationale suisse à Berne en 1914, figurent en résumé dans l'ouvrage de Ferrière. Quelques-uns des thèmes étudiés in vivo à Cugy durant les étés 1911, 1912, 1913 : les sortes de sols et de cultures, les sources, les voies de communication des routes romaines à la voie ferrée, les plantes fourragères, la flore des rives de la Glâne, les arbres de la forêt et du verger, les céréales, les cultures spéciales comme le tabac, les villages visibles de Cugy et leurs caractéristiques, visites d'une ferme modèle, d'un rucher, géométrie pratique sur le terrain... En hiver, tâches d'observation et travaux d'application. Ferrière écrit au sujet du travail de Perriard : « *Voilà, n'est-il pas vrai, un exemple typique et un modèle à imiter ? Ces excursions, prises comme base collective de travail, permettent en outre une documentation individuelle, la confection de fiches documentaires, leur classement, leur élaboration.* »

Colombier (Neuchâtel)



Pour de nombreux Fribourgeois, Colombier évoque l'école de recrues et le service militaire. L'abbé F.X. Brodard estime que c'est à Colombier que les Neuchâtelois ont appelé les Fribourgeois - parmi lesquels il y avait de nombreux « Joseph » - les Dzodzets. Et le patoisant s'insurge : ce n'est pas Dzodzet mais Dzojè !



Au château de Colombier, détail d'une des peintures murales de Charles L'Eplattenier (1934-46). Elle rappelle la bataille de Sempach livrée dans le canton de Lucerne en 1386. Celle-ci a opposé les troupes du duché d'Autriche menées par Léopold III de Habsbourg - tué dans la bataille - à celles de Lucerne, Uri, Schwytz et Unterwald. Des soldats suisses plutôt terribles... On voit les Suisses comme « un peuple sauvage, des montagnards féroces comme des bêtes », nous dit une chronique allemande du début du XV^e siècle ! Sempach est l'une des principales guerres d'indépendance de la Suisse primitive livrées contre l'Autriche. Selon la légende, Arnold Winkelried, en se sacrifiant, aurait permis aux confédérés de percer les lignes ennemies, leur assurant ainsi la victoire.

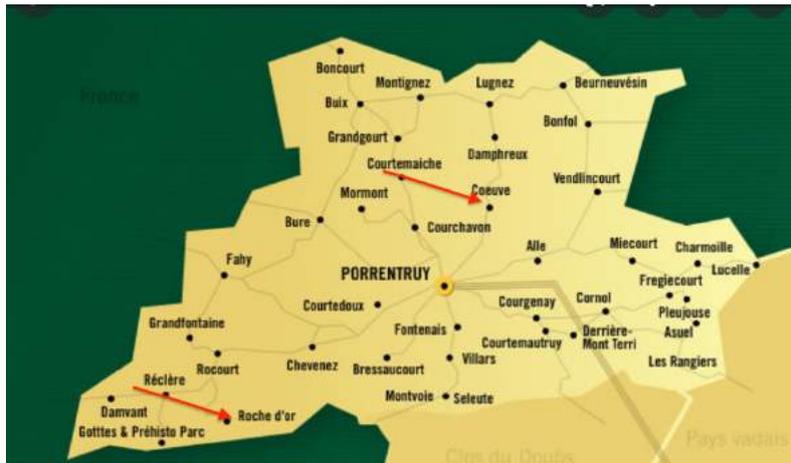
Cœuve et Roche d'Or



J'ai visité naguère avec le Père Jean-Pierre Chevolet, Provincial des Pères Blancs et Michel Bavaud, deux charmantes localités du Jura. A Cœuve, ce sont les lavoirs qui sont exceptionnels. Cf. photo du Père Chevolet avec JMB près des lavoirs. C'est le prince-évêque de Bâle, en séjour au château de Cœuve, qui les a fait construire en 1755. Ils

sont devenus monuments historiques en 1973. (Le Jura dépendait de l'évêché de Bâle

jusqu'en 1814, avant d'être rattaché provisoirement à la France, puis au canton de Berne



en 1815, avant de devenir canton indépendant dans les années 1970, sauf la partie du Jura restée rattachée au canton de Berne.)

Une autre localité découverte lors de cette excursion dans le Jura est le village de Roche d'Or, perché à plus de 800 m d'altitude. Il offre un panorama exceptionnel sur

la Haute-Ajoie et le Pays de Montbéliard. A visiter, sa chapelle et... s'arrêter à son restaurant renommé le « Bellevue ».

Avry : pas au garde-à-vous derrière les autorités communales !



Avry-sur-Matran, votation sur le « Grand-Fribourg »

Extrait du procès-verbal de la réunion du Conseil général d'Avry le 26 août 2021 :

c) Vote

Au vote, la question qui sera soumise à la population le 26 septembre 2021 « Sur la base du concept de fusion, souhaitez-vous que votre commune poursuive le processus de fusion du Grand Fribourg, comme partie intégrante du périmètre définitif du projet » est soumise au Conseil général. Le résultat est le suivant : **27 voix pour et 2 contre.**

d) Information du Conseil communal

M. Moret, Syndic, transmet le message suivant :

« Le Conseil communal dans sa majorité confirme qu'il souhaite qu'Avry demeure dans le périmètre de fusion du Grand Fribourg à 9 communes. (...) Il recommande de **voter OUI le 26 septembre** à la poursuite du processus de fusion. »

Vote des citoyennes et citoyens d'Avry le 26 septembre 2021 :

Oui	Non
297	455

Seules, trois communes sur neuf - dont Fribourg - ont voté oui !



Le Dr Louis Vorlet est décédé il y a cent ans

Le Dr Louis Vorlet est décédé à l'âge de 70 ans, le 2 septembre 1921, au château de la Brameire son domicile dans la commune de Montagny-la-Ville. Né à Villeneuve - enclave de Surpierre - en 1851, il était fils de notaire. On trouve son nom dans le Catalogue des élèves de l'École normale d'Hauterive, année scolaire 1869-1870. Instituteur, il fait l'objet d'une désignation provisoire à l'école de Courtion, en 1872.

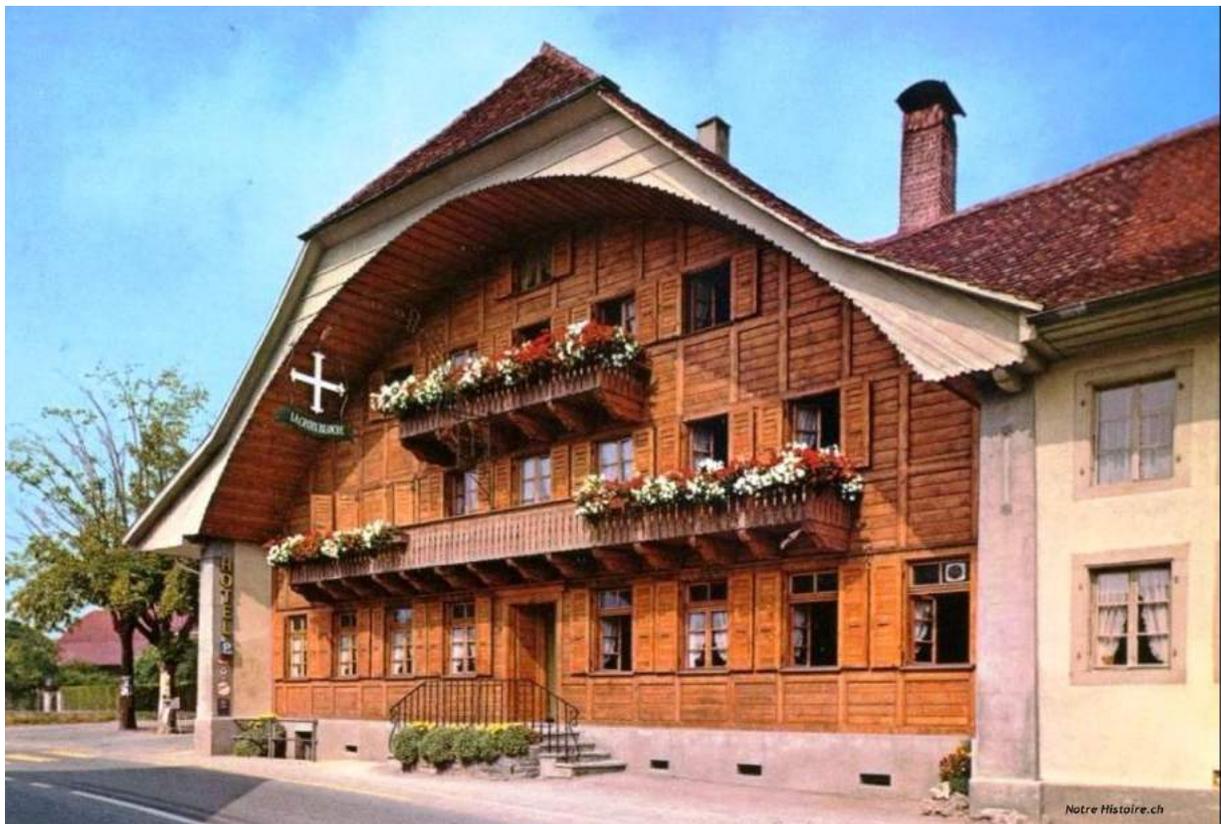
Attiré par la médecine, il entreprend des études à Genève. Il les couronne en 1880 par l'obtention du diplôme fédéral. Il obtient son titre de docteur aux hôpitaux de Marseille. Il s'établit tout d'abord à Villeneuve de 1880 à 1883, puis à Payerne, où sa pratique est appréciée jusqu'à son décès en 1921. Ardent défenseur de l'hygiénisme et des soins de

base des nourrissons, il écrit deux ouvrages remarquables traitant de ces sujets. Pour soigner les malades dans les villages de la région payernoise, il se déplace en calèche.

Ses deux sœurs (photo avec leur père et leur mère) dirigent au château de la Brameire un institut où de jeunes Suisses alémaniques viennent apprendre le français.

Louis Vorlet ayant acquis des notions musicales à Hauterive, il dirige à Payerne le chant d'église et tient l'harmonium dans un lieu de culte provisoire. La première assemblée des catholiques payernois a eu lieu le 21 octobre 1888. Demande est faite aux autorités de Payerne de pouvoir disposer du chœur de l'abbatiale pour célébrer la messe. C'est non ! La communauté achète la Maison Rapin, appelée Tour de la reine Berthe où est installée une chapelle en 1889. L'église catholique de Payerne n'a été consacrée qu'en 1931.

La Croix-Blanche de Posieux



La Croix-Blanche passait pour l'une des plus belles auberges du canton de Fribourg. Construite en 1752, elle a été détruite par un incendie dans la nuit du 26 au 27 décembre 1990. Une véritable catastrophe, tant son cachet était admiré ! La Croix-Blanche était jadis un relais de poste entre Berne et Vevey, jusqu'à la création des véhicules motorisés. Dix-huit chevaux pouvaient y stationner. Avoine et fourrages étaient entreposés dans un immense grenier.

Deux notes d'histoire

La Croix-Blanche a été le témoin des jours sombres de la révolution de Nicolas Chenaux, en mai 1781. Le révolutionnaire y avait installé son poste de commandement.

En 1852 la situation politique est grave. Une grande assemblée conservatrice réunissant environ 18 000 personnes se tient sur la colline du Sapex, non loin de l'auberge. Le tenancier d'alors avait abattu beaucoup de bétail en prévision de cette journée. Mais il n'avait pas prévu que de nombreux participants avaient pris avec eux de quoi se ravitailler. Suite à cette malheureuse appréciation, le tenancier a fait faillite.

Le jeu du tonneau

Le « jeu du tonneau » se pratiquait aussi à l'auberge de Posieux. De jeunes et intrépides cavaliers galopaient en faisant le tour de l'auberge et, armés d'une courte lance, ils tentaient, par un coup bien ajusté, de réduire en miettes un tonneau de bois dressé sur un piquet. La disparition des chevaux dans les écuries d'Ecuvillens et de Posieux a provoqué la fin du jeu du tonneau, pratiqué aussi dans diverses auberges fribourgeoises.

Les propriétaires

Divers propriétaires se sont succédé. Dès 1952, l'établissement appartient à la famille Buchilly. Il est encore dans cette famille grâce aux liens de parenté avec Julia Galley, la patronne actuelle. Elle travaille en famille avec ses parents, Mireille et François Galley et sa sœur Camille. François Galley est le petit-fils d'Ida et Ernest Buchilly, les patrons de 1952. Suite à l'obtention de son brevet fédéral de vente et marketing, Julia a rejoint l'entreprise familiale en 2018 et elle a pris le poste de directrice Hôtel et Marketing. La Croix-Blanche actuelle est une vaste entreprise, renommée, qui comprend notamment une salle à manger, une brasserie, une rôtisserie dans un caveau, un magnifique jardin ombragé, un grand parking, quatre suites...

Mgr Justin Gummy, d'Avry-sur-Matran



Il y a eu 100 ans le 18 septembre 2021 que Louis Gummy, devenu le Père Justin Gummy, missionnaire, a été consacré évêque des Seychelles. Une personnalité brillante - historien érudit, musicien, professeur - né dans une famille que les épreuves n'ont pas épargnée. Louis Gummy est né à Avry, son village d'origine, le 12 novembre 1869. Les parents du futur évêque ont quitté Avry pour habiter Prez-vers-Noréaz. Le père, Christophe Gummy, a eu le malheur de perdre un bras dans un accident. Il a abandonné alors sa famille et s'en est allé au couvent de La Valsainte en qualité de commissionnaire. Son épouse Elisabeth, née Clément, prend alors domicile à Fribourg et trime pour nourrir sa famille. Des neuf enfants nés dans la famille Gummy, cinq meurent en bas âge.

Mgr Justin Gummy a été consacré évêque par le cardinal van Rossum au couvent des religieuses d'Ingenbohl, canton de Schwytz, le 18 septembre 1921.

Etaient présents dans la nombreuse assistance Mgr Marius Besson, évêque de notre diocèse, Mgr Dominique Jaquet, de Grolley, archevêque de Salamine, le conseiller d'État Ernest Perrier, des délégués des autorités communales et paroissiales de Matran, Prez, Noréaz et Avry (le syndic Emilien Humbert avec deux conseillers).

Présentation de Mgr Gumy dans mon ouvrage « Avry-sur-Matran et son histoire récente » (ouvrir avec Aperçu, c'est plus commode pour choisir les pages !) :

<https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2020/12/Avry-sur-Matran-Histoire-recente.pdf>

La ville de Rue

L'histoire de Rue s'apparente à celle de Romont. Le bourg devient fribourgeois en 1536 également. Constitué en bailliage jusqu'à l'invasion française de 1798, Rue figure comme chef-lieu du district qui porte son nom jusqu'en 1848, date laquelle il est englobé dans l'actuel district de la Glâne. Son château a bonne mine et fière allure et, bien que propriété particulière, ne le cède en rien à celui de Romont. *In : Trésors de mon pays, Louis Page, « Romont et son pays de Glâne », Editions du Griffon, Neuchâtel, 1956. Photo, Jacques Thévoz*



Un plaisir à lire ces souvenirs !

Alphonse Layaz à l'École secondaire d'Estavayer

Alphonse Layaz, écrivain, journaliste, poète, né à Fétigny dans la Broye en 1940, a été présenté avec des extraits de ses ouvrages dans « Épisodes de la vie fribourgeoise » II et V. Dans « Le tableau noir », Édition de l'Aire 2013, des chapitres décrivent ses études à l'École secondaire d'Estavayer. Il était interne au Pensionnat Notre-Dame Auxiliatrice.

Pierre-Eugène Bouvier est notre professeur de dessin. C'est un Neuchâtelois converti au catholicisme. Quand il passe entre les bancs, il répand une odeur de craie et de bruyère. Il nous parle des grandes tendances historiques de la peinture occidentale, nous ouvrant ainsi des portes sur le monde. En fin d'année, il nous a invités dans son atelier. Il a allumé son poste de radio et on l'a entendu dans un entretien au micro d'une dame à la voix rauque. Il peint à la manière des impressionnistes, toujours en quête de lumière à l'intérieur de paysages indéfinis entre terre et eau.



Tutu (l'abbé Brodard), Pèpe (Joseph Rey) et P.E. Bouvier

Je me suis inscrit aux cours de piano que donne Bernard Chenaux, notre professeur de musique. Après six mois, dans l'incapacité d'associer la main de la mélodie à la main de l'accompagnement, j'abandonne la partie. Je n'ai pas dépassé « Quand trois poules vont au champ... » sur une mélodie de Mozart.

De tous nos professeurs, l'abbé Tutu est sans conteste le plus phénoménal. Il nous enseigne le grec et le latin dès la troisième. En réalité, il s'appelle François-Xavier Brodard. Il écrit des pièces de théâtre en patois qu'il termine toujours par « une scène qui se déroule au chalet d'alpage. » Il lui arrive d'écrire aussi en français ; il est une sorte de folkloriste. Il signe ses œuvres F.-X. Brodard et ceux qui ne le connaissent pas s'imaginent qu'il se prénomme Félix, ce qui l'enrage. François-Xavier, comme tout le monde le sait, est un saint missionnaire parti évangéliser les sauvages de l'Inde portugaise et du Japon tandis que Félix, est-ce que ça existe dans le calendrier des saints ?

Les prénoms : voilà son terrain de bataille privilégié. On devrait tous avoir au ciel « un saint patron qui fasse le poids pour pouvoir l'implorer ». Par exemple, les évangélistes : Mathieu, Luc, Marc et Jean. Ou Pierre, le premier pape. Ou Joseph. Par chance, il aime mon prénom parce que saint Alphonse de Liguori, voilà quelqu'un de « rigoriste face au péché ». Mais comment peut-on s'appeler René, Roger, Henri ? Ce dernier prénom, le pire de tous, porté par des rois renégats.

Mais où Tutu bat des records, c'est à la dernière leçon de l'année. Il se fait un plaisir de nous lire un texte interminable. Après une demi-heure, on doit deviner le nom de l'auteur. Un élève avance : Balzac ; un autre : Flaubert ; un troisième, aux antipodes, risque un Bossuet qui arrache quelques sourires. Maupassant remet les pendules à l'heure. Bref, des noms illustres défilent, Tutu jubile ; il ne sait comment triturer les feuilles devant lui. Chaque nom célèbre allume une petite étincelle dans son regard. A la fin, n'y tenant plus, sur un ton qu'il n'arrive pas à rendre modeste, baissant la tête comme quelqu'un qui a quelque chose à se faire pardonner, il déclare : - C'est de moi.

L'école des Neigles, 3 octobre 1932, deux personnalités



« La Liberté » du jour de ma naissance, le 3 octobre 1932, relate l'inauguration de l'école primaire de l'Auge - dite aussi école des Neigles - en présence de la population et de diverses personnalités. Parmi celles-ci, à gauche sur la photo prise le jour de l'inauguration, le directeur de l'Instruction publique, le conseiller d'État Ernest Perrier. Il va devenir le mois suivant, en novembre 1932, dom Nicolas Perrier, moine en Bourgogne au monastère de la Pierre-qui-Vire.

A droite, Pierre Aeby, professeur de droit à l'Université, syndic de Fribourg de 1922 à 1938. C'est lui qui, en qualité de président du Conseil national, a adressé l'hommage solennel de la Suisse au général Henri Guisan, chef de l'armée durant la guerre de 1939 à 1945. J'ai bien connu Pierre Aeby dans mon enfance et ma jeunesse, car il passait ses vacances au château d'Onnens, puis dans sa propriété de Lovens. Il est décédé en 1957.

Et le respect ?

Que l'on soit croyant, agnostique ou athée, j'estime que des lieux de culte désaffectés ou désacralisés méritent le respect. On peut y organiser des concerts, des conférences, des expositions d'œuvres d'art, une bibliothèque, mais un défilé de mode, ça me gêne.



1870-1881 : un tournant dans l'histoire fribourgeoise

Une page entière de « La Liberté » du 16 novembre 1974 décrit cette période. Elle présente les mémoires de licence de deux « jeunes historiens » - retraités aujourd'hui ! - Francis Python et Jacques Jenny. Le mémoire du second s'attache à l'étude du Piusverein, cette association politico-religieuse qu'a connue Fribourg de 1857 à 1899. Francis Python a traité et éclairé les rapports entre le clergé et le pouvoir politique de 1856 à 1881. Ces deux chercheurs sont présentés par Pierre Pauchard. Un court extrait :

A grands traits, rappelons :

- 1856 c'est la fin du court règne des radicaux, qui avaient succédé aux conservateurs du Sonderbund. Arrive au pouvoir une coalition formée de conservateurs, de modérés et de libéraux, le « juste milieu » illustré par Hubert Charles.
- Puis, vers 1870, commence l'ère Weck-Reynold, ce qu'on appelle le régime « conservateur-libéral ». La lutte est vive au sein de la coalition. Un révélateur : le combat dur, implacable, que se livrent l'évêque Marilley, proche des modérés, et le chanoine Schorderet, zéléteur enflammé du conservatisme extrême. Cette

fois, ce n'est pas la lutte du trône contre l'autel. C'est l'autel contre l'autel, le goupillon contre la mitre.

- 1878-1879 : c'est le tournant et la victoire des catholiques extrêmes. Schorderet peut triompher : « Conservateur est devenu synonyme de catholique ».



Le bouillant chanoine Joseph Schorderet

- Il est bon, je crois, de rappeler la bourrasque qui soufflait à l'extérieur en ces années 70 : envahissement des États pontificaux, prise de Rome, Concile Vatican I, Kulturkampf, révisions fédérales.
- En 1881, la voie est libre. Georges Python - conseiller d'État jusqu'en 1927 - peut exercer son pouvoir. Le canton de Fribourg a trouvé sa société et son gouvernement. Les forces rurales se sont alliées au clergé. Le cidre a marié l'eau bénite.

Mentalité fribourgeoise, dira-t-on. Certes, les esprits ont été travaillés, conditionnés. Il y a tout ce tourbillon de prêtres activistes, d'ecclésiastiques-journalistes. C'est indéniable. Mais il est vrai aussi que les Fribourgeois, fidèles à la cendre des morts et au génie du sol, se sont reconnus, identifiés en cette société hiérarchique, catholique et conservatrice. Et ils l'ont acceptée.

A consulter sur mon site :

https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Episodes_de_la_vie_fribourgeoise_II.pdf

Le départ du soldat suisse pour le service mercenaire

Rappel : le travail manquait à la campagne. C'est une des raisons de l'existence du service étranger. Des soldats suisses appelés mercenaires participaient à des guerres au service d'armées étrangères. Cette émigration était temporaire. Elle permettait d'échapper à la misère et de revenir au pays avec un peu d'argent. Entre 315 000 et 430 000 mercenaires de plus de 16 ans se sont engagés aux XVII^e et XVIII^e siècles. La mortalité était très élevée : environ un soldat sur cinq mourait au combat ou de maladie.

Le peintre Sigmund Freudenberger (1745-1801) est né et décédé à Berne. Il est également appelé en français Sigismond Freudeberg. Il s'est formé à Paris entre 1765 et 1773. Il a été reconnu en son temps pour ses représentations de la vie rurale.



Peinture de Sigmund Freudenberger.

Le Moyen Âge, mouton noir de l'histoire ?

Des rues sales, des mises à mort à chaque coin de rue, l'Inquisition qui torture à tour de bras... Voilà à quoi ressemble le Moyen Âge dans la conscience populaire. Même l'appellation « Moyen Âge » semble négliger l'importance de cette époque historique, la reléguant au rang d'âge moyen, intermédiaire, entre l'Antiquité et la Renaissance. Le terme de « Renaissance », qui évoque la résurrection de l'antique, dans les arts notamment, suppose un vide artistique au Moyen Âge !

Erreur ! L'époque médiévale (de l'an 500 à 1500) est une période d'intense progrès, certes entrecoupée de guerres et d'épidémies, mais décisive dans l'histoire de l'humanité. L'ouverture des routes commerciales, le développement de la scolarisation notamment dans les monastères, l'explosion des arts contredisent la vision d'une époque sombre et arriérée.

D'après le texte figurant sur le site « Le fil de l'histoire.com »



Ce manuscrit du 14^{ème} siècle illustre le déroulement d'un cours médiéval. Il n'a pas fallu attendre l'époque moderne pour que les étudiants dorment en classe...

La Baie de Somme

Notre fille Christine et son mari sont en vacances en ce début d'octobre 2021 dans la Baie de Somme, située en France sur le littoral de la Picardie.



L'église moyenâgeuse Saint-Martin de Saint-Valéry-sur-Somme a été édifiée en pierre avec damier de galets caractéristiques des constructions de la côte picarde.
Le Castel en Baie de Somme. Photos : Christine Barras

Une papeterie renommée a existé à Marly de 1411 à 1921

Au milieu du XV^e siècle, on comptait un certain nombre de papeteries en Suisse. Notre canton en possédait trois : une à Belfaux, la seconde aux bords de la Glâne, au Moulin-Neuf (Matran), la troisième, la plus ancienne, à Marly. Les deux premières ont disparu à cause de l'importance toujours croissante de l'usine de Marly.

Matières premières pour la fabrication du papier

Au sujet de la matière première utilisée pour la fabrication du papier, on trouve des indications dans les « Nouvelles Étrennes fribourgeoises » de 1901. Les papetiers qui se succèdent passent contrat avec des chiffonniers pour l'achat des chiffons - en lin, chanvre ou coton - matière première pour fabriquer le papier. Les chiffons étaient déchirés en petites lanières et restaient ensuite quelques semaines à pourrir avant d'être lavés et broyés. La découverte de la pâte de bois en 1843 et de la cellulose en 1854 ont incité plusieurs usines à adopter ces matières pour remédier à la pénurie chronique de chiffons. Consulter le DHS : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/010462/2010-09-27/>

L'usine évolue

Louis Landerset - 1840-1900 - a été un personnage de grand talent et d'une rare énergie qui a contribué à l'évolution de la papeterie de Marly. De retour à Fribourg en 1861 à l'issue de sa formation, il dirige la papeterie familiale aux côtés de son oncle Xavier. Après la mort de ce dernier, en 1871, il crée en 1877 la société « Landerset et C^{ie} » avec un associé nommé Neukomm, de Hallau dans le canton de Schaffhouse. Louis Landerset met en jeu toute sa fortune et fait subir à son usine une transformation complète échelonnée sur plusieurs années. Les vieilles roues à augets sont remplacées par une turbine activant une machine à broyer le bois. La papeterie de Marly comprend en plus un bâtiment destiné à la fabrication du carton. Modernisée petit à petit, l'entreprise connaît un grand essor. A la mort de Landerset, elle est reprise pour 330 000 fr. par son



gendre Jean-Baptiste Bergeret de Frouville, ressortissant français qui, avec Gustave Neukomm, crée la société en nom collectif « Papeterie de Marly Bergeret et Neukomm ». Employant plus de quatre-vingts personnes en 1912, la fabrique cessera son activité en 1921. Amertume du personnel !

Souvenirs...

Des souvenirs - publiés dans « Marly, son histoire », ouvrage édité par la Société de développement de Marly et environs en 1992 - ont été confiés par Emile Clerc à Jean-Luc Pachoud, instituteur à Marly. Au sortir de l'école primaire, Emile Clerc a été engagé à la papeterie qui comptait plus de 80 employés. Il a 16 ans et ne peut entrer au «Tech» avant l'année suivante. On est en 1911. Il aide aux machines de l'imprimerie. Il travaille chaque jour de 6 heures à 18 h 30, avec une pause d'une heure à midi. Le samedi, le travail se termine à 17 heures. Son salaire est de 1 fr. 60 par jour ; une femme gagne 1 fr. La papeterie comprend alors deux complexes de bâtiments. Dans celui où se trouveront plus tard -

dès 1935 - l'École ménagère agricole et les Ursulines, on fabrique le carton, alors que dans le second, un peu plus loin vers Marly-le-Petit, on crée le papier.

Bibliographie : « Nouvelles Étrennes fribourgeoises », 1901 ; DHS, Louis Landerset, par Georges Andrey ; « Marly, son histoire »

La Belgique martyrisée par les Allemands en 1914-1918

Cette carte postale intitulée « Pour la Belgique » a été réalisée en 1914 par l'artiste neuchâtelois Charles Edouard Gogler, président du Comité de secours aux réfugiés belges de Saint-Imier (Bibliothèque nationale suisse). Devant un nuage évoquant les ruines fumantes, une femme agenouillée serre son enfant à demi nu contre sa poitrine. En arrière plan, le drapeau suisse se fond dans un ciel rougeoyant. Cette carte a été vendue en Suisse au profit de l'œuvre pour les réfugiés belges. Dans le vallon de Saint-Imier, la vente de cette carte postale a rapporté plus de 600 fr. au comité pro-belge. (Renseignements fournis par Patrick Bondallaz)



La mésentente Romands-Alémaniques : c'est du passé !

La mésentente entre Suisses alémaniques et Suisses romands a été marquée, durant la guerre de 1914-1918 par le soutien apporté à l'Allemagne par la Suisse alémanique et à la France par la Suisse romande. Ce qui ne fut plus du tout le cas lors de la guerre de 1939-1945 ! La nomination d'Ulrich Wille au poste de général de l'armée suisse en 1914 a tendu l'atmosphère en Suisse romande. Il était né à Hambourg en 1848. Sa fascination par la Prusse et la discipline stricte étaient connues. Sa femme Clara (1851-1946) était née comtesse de Bismarck, petite cousine d'Otto von Bismarck (1815-1898), premier chancelier du nouvel Empire allemand en 1871. Dès le début de la guerre de 14, la méfiance s'installe entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. L'attitude de l'état-major général de l'armée suisse, et notamment celle d'Ulrich Wille, joueront un rôle central dans la formation de ce qui sera communément appelé le « Röstigraben ».



A Beauvais et à Gerberoy

Nous sommes en Picardie (nord-ouest de la France), dans le département de l'Oise dont le chef-lieu est Beauvais. Sa cathédrale construite de 1225 à 1569 possède le plus haut chœur gothique au monde. Gerberoy, à 22 km de Beauvais, est classé parmi les plus beaux villages de France <https://www.gerberoy.net>

Chœur de la cathédrale et Gerberoy : photos Christine Barras



Un musicien des plus féconds à Fribourg : Paul Haas

On m'a donné un important dossier concernant le musicien compositeur Paul Haas (1866-1942), avec une biographie, des chants pour chœurs d'hommes et chœurs mixtes, des partitions religieuses, de très nombreuses harmonisations... Né dans le Wurtemberg tout en étant Zougois d'origine, Paul Haas a accompli ses études musicales aux Conservatoires de Stuttgart, Leibzig et auprès de l'organiste de Saint-Louis à Munich. A son arrivée à Fribourg, il est devenu directeur de chant de la Cécilienne et organiste de la paroisse de St-Maurice, fonctions exercées durant 40 ans. Parallèlement, il a enseigné au Collège St-Michel de 1894 à 1933. Sa grande capacité de travail lui a permis de mener de front d'autres activités musicales. Il a accepté la direction de la Concordia



de 1894 à 1997 et de la Landwehr de 1897 à 1912, un ensemble où il a fait merveille, notamment lors des fêtes fédérales et des Tirs fédéraux de Neuchâtel et de Berne. En 1911, Paul Haas a été choisi en qualité d'organiste de Saint-Nicolas, charge assumée jusqu'en 1927. En 1917 et pendant 25 ans, en tant que directeur du Conservatoire où il enseignait le piano, l'orgue et la théorie, il a contribué au développement et au renom de l'institution. Une activité musicale que l'on peut qualifier de débordante et fructueuse !

Le vin de Châbles

LE VIN DE CHÂBLES.

Andantino. musique de F. Bérat anc. de P. Haas.

Chant. *mf*

Piano. *p*

Au ciel brillant de l'Italie, A Venise, à ses gondoliers, Je
 pré-fère mon Helvétie Et ses chalets et ses glaciers. Pour
 chasser l'ennui qui m'accable, En Suisse j'irai faire un tour, J'i-
 -rai boire du vin de Châbles, Dans le pays qui m'a donné le jour.

f sfz *ritard.*

Au ciel brillant de l'Italie,
 A Venise, à ses gondoliers,
 Je préfère mon Helvétie
 Et ses chalets et ses glaciers.
 Pour chasser l'ennui qui m'accable,
 En Suisse j'irai faire un tour.
 J'irai boire du vin de Châbles,
 Dans le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu Rome et le Capitole,
 J'ai vu le palais des Césars,
 J'ai vu cette fameuse école
 Et des sciences et des beaux-arts.
 Pour moi, rien n'est plus agréable
 Qu'en Suisse d'aller faire un tour
 Et déguster le vin de Châbles,
 Dans le pays qui m'a donné le jour.

Dans la sauvage Calabre,
 Jusques au dôme de Milan,
 Oui, je le jure par mon sabre,
 Par mon sabre de vétéran,
 Tout me devient insupportable
 Et, je vous le dis sans détour,
 J'aime bien mieux le vin de Châbles,
 Dans le pays qui m'a donné le jour.

J'approche de la soixantaine,
 J'ai barbe blanche et cheveux gris.
 Je sens se refroidir ma veine,
 Pourtant je chante, bois et ris.
 Le repos m'est indispensable
 Et je m'en vais, vieux troubadour,
 Retrouver ce bon vin de Châbles,
 Dans le pays qui m'a donné le jour.

Un officier fribourgeois au service de Rome.

N'oublions pas que naguère encore Châbles avait ses vignes... Le parolier de cette chanson vieillotte et étonnante est un officier fribourgeois au service de Rome. Quant à la mélodie - accompagnement harmonisé par Paul Haas présenté sur ma page facebook - elle est signée Frédéric Bérat, de Rouen (1801-1855). Ce chansonnier, auparavant employé de bureau, a travaillé le piano en autodidacte. Il était goguettier. Une goguette était jadis une réunion d'amis qui festoyaient et chantaient. La chanson la plus célèbre de Bérat est « J'irai revoir ma Normandie » tirée à ce jour à plus d'un million d'exemplaires.

<https://www.youtube.com/watch?v=-95mruFFXw4>

Rappel d'importants jalons historiques



Avant 1798, temps de l'Ancien Régime, les tendances oligarchiques avaient rendu pratiquement impossible une participation du peuple à la vie politique. Oligarchie : régime politique dans lequel la souveraineté appartient à une classe restreinte et privilégiée, à Fribourg surtout les patriciens.

1798 Selon l'article 28 de la première Constitution helvétique - au temps de la République helvétique à la suite de l'invasion française - le droit de vote était reconnu à tout citoyen de sexe masculin âgé de 20 ans révolus, établi depuis cinq ans au moins dans la même commune.

1803 Médiation

Pour être électeur, il faut : être bourgeois d'une commune du canton ; habiter le territoire du quartier depuis un an ; être âgé de 30 ans si l'on est célibataire, de 20 ans, si

l'on est marié ; posséder une propriété foncière ou une créance hypothécaire de 500 livres.

1814 Restauration

Le peuple fribourgeois est complètement écarté de la vie politique : il n'a aucune part à la puissance publique et n'est pas un organe de l'État. Ce régime suscite des oppositions. (1830 : Journée des bâtons, fin des patriciens))

Constitution de 1831 (Régénération)

Le corps électoral comprend les bourgeois d'une commune du canton ayant 25 ans et habitant le canton. Sont exclus : les ecclésiastiques, les militaires au service étranger, les domestiques, les interdits, les malades mentaux, les insolubles, les pauvres recevant une bourse et les personnes flétries par un jugement.

Constitution de 1848

Le corps électoral est formé des Fribourgeois laïcs de plus de 20 ans, domiciliés dans le canton et jouissant des droits civils et politiques. Sont privés du droit de vote : les insolubles, les pauvres recevant une bourse communale, les condamnés flétris par un jugement et les interdits d'auberge.

Constitution de 1857

L'anticléricalisme a disparu en 1857. Mais l'évêque et le clergé ont demandé à ne pas être citoyens actifs. Sont donc citoyens actifs : les Fribourgeois laïcs de plus de 20 ans, domiciliés dans le canton et jouissant de leurs droits civils et politiques, les Suisses domiciliés depuis plus d'un an dans le canton. Sont exclus : les personnes flétries par un jugement, les insolubles, les interdits civilement, les assistés dans l'année précédent la consultation populaire, les interdits d'auberge et les aliénés.

Constitution fédérale de 1874. Tous les Suisses sont égaux devant la loi. Il n'y a en Suisse ni sujets, ni privilèges de lieu, de naissance, de personnes ou de familles. Ces droits furent étendus ensuite au canton. Le clergé eut de nouveau le droit de vote.

1952 et 1954

Vote populaire et modification de la constitution ; abrogation de la disposition qui prive de la qualité de citoyens actifs les assistés ayant reçu des secours d'une bourse des pauvres dans l'année qui a précédé une consultation populaire.

La Constitution fédérale de 1999 a supprimé définitivement l'inéligibilité des ecclésiastiques.

Mgr José Thürler, évêque brésilien, et Antonin Joye, de Mannens

Qu'ont-ils donc à voir ensemble ? Un hasard ! Ils se trouvent tous deux sur la même page de « La Liberté », il y a 50 ans, le 9/10 octobre 1971.

Mgr José Thürler

Mgr José Thürler, né à Nova Friburgo le 19 juin 1913 a une ascendance étonnante ! Son ancêtre est Pierre-Nicolas Chenaux, le révolutionnaire fribourgeois de 1781 contre le gouvernement aristocratique.



De gauche à droite, l'abbé Ruffieux, Mgr Thürler et l'abbé Auderset.

(Photo Wicht)

Joseph Buchs complète un article sur Nicolas Chenaux, présenté par le généalogiste Jean-Claude Romanens dans « La Liberté » du 24 juillet 2014. Joseph Buchs précise l'ascendance de Mgr José Thürler. Une fille de Pierre-Nicolas Chenaux, Marie-Thérèse, née en 1777, a épousé Pierre-Antoine Thürler, fermier à La Tour-de-Trême. Le 4 juillet 1819, Pierre-Antoine s'embarque à Estavayer-le-Lac avec sa femme Marie-Thérèse pour s'exiler au Brésil, à Nova Friburgo avec 830 autres Fribourgeois victimes d'une situation économique désastreuse.

Cette famille Thürler s'est bien développée dans le Nouveau Monde. Elle a donné en quatrième génération de Pierre-Antoine et de Marie-Thérèse, Mgr José Thürler. Évêque, il a exercé son ministère épiscopal tour à tour à Chapeco¹, à Sorocaba, et enfin en qualité d'évêque auxiliaire du cardinal Angelo Rossi dans l'archidiocèse de Sao Paulo. En plus de ses fonctions à Sao Paulo, il est chargé de promouvoir le recrutement sacerdotal dans les 206 diocèses du Brésil ! En septembre 1962 a eu lieu la première visite de Mgr Thürler, notamment à Bellegarde et à La Tour-de-Trême, inaugurant les contacts ultérieurs entre les familles Thürler de Suisse et du Brésil. Mgr José Thürler est décédé le 23 avril 1992.

¹ Chapecó est à l'ouest de l'État brésilien de Santa Catarina.

² Sorocaba est une ville brésilienne de l'État de São Paulo.

Antonin Joye, de Mannens

Antonin Joye a détenu un record : être le papa de 21 enfants, dont 16 encore vivants lors de son décès survenu le 26 septembre 1971. Son fils Etienne avait perdu la vie à 20 ans, dans un accident, le 5 mars 1956, à Prez-vers-Noréaz. Né le 20 janvier 1897, il a passé son existence dans son village natal. Le curé Louis Bovet, frère du chanoine, a béni son mariage en 1920 avec Maria Joye. Tous deux se sont diligemment occupés du domaine paternel en élevant leur exceptionnelle famille. Antonin s'est intéressé à la vie publique. Dès 1922, il est conseiller paroissial et il est nommé président de paroisse en 1945. Il a fait partie dès son jeune âge du chœur d'église. Jules Barbey, régent à Mannens, un de ses anciens directeurs de chant devenu le Père Stanislas au couvent d'Hauterive, lui disait lors d'une visite à l'abbaye combien il l'appréciait. Père d'une si nombreuse famille, Antonin a été honoré d'être en plus le Père spirituel de son neveu Marc Joye lors de son accession à la prêtrise.

Son épouse Maria Joye

Maria Joye, née Joye, a été l'unique épouse d'Antonin et elle a été la maman de 21 enfants. Décédée le 27 décembre 1988 à l'âge de 87 ans, elle aura survécu durant 17 ans à son mari décédé en 1971. Maria était une riche personnalité, toujours souriante Elle lisait beaucoup et écrivait fort bien. Le Bulletin paroissial a souvent bénéficié de ses articles intéressants. Elle était douée d'une surprenante mémoire. Animatrice de « La vie montante », intéressée à la vie communale et paroissiale, elle intervenait volontiers et avec à-propos lors des assemblées.

Bibliographie : « La Liberté » 21 septembre 1962, 5 avril 1967, 9/10 octobre 1971, 28 mai 1984, « La Gruyère » 29 mai 1984, 5 janvier 1989, 24 juillet 2014

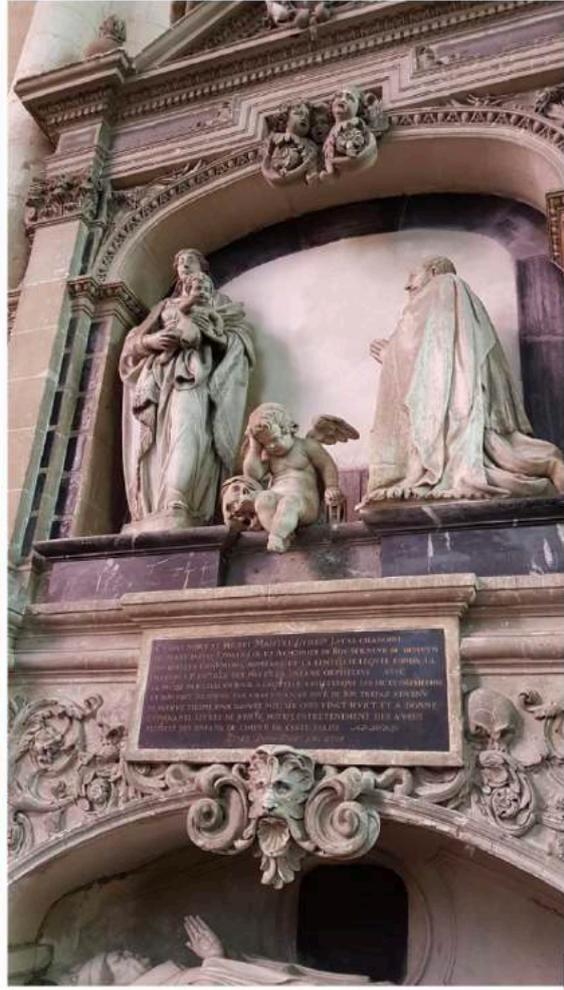
À Amiens

Notre fille Christine, de passage à Amiens avec son mari, a fait parvenir ces photos.

Amiens est la capitale historique de la Picardie. Notre-Dame d'Amiens est la plus grande cathédrale gothique du monde. Elle compte 200 000 m³ soit deux fois Notre-Dame de Paris en volume. Elle est l'une des plus belles puisqu'elle est classée au Patrimoine mondial de l'humanité.

A l'intérieur de la cathédrale, l'ange pleureur figurait sur des cartes postales envoyées par les soldats de la première guerre. Le bras droit accoudé sur une tête de mort, la main gauche posée sur un sablier qui symbolise l'écoulement du temps, l'ange continue à émouvoir les visiteurs.

Amiens propose des balades en barque sur la Somme, avec ses hortillonnages, un ensemble de quelques centaines de jardins flottants sur un dédale de 65 km de canaux, au cœur de la cité amiénoise.



Bataille de la Somme en 1916, musée de Péronne

Après notamment St-Valéry-sur-Somme, Valloires, Beauvais, Gerberoy, Amiens, Christine et son mari nous ont fait découvrir la Somme, avec excursion dans l'Oise à Beauvais. En dernier lieu, ils ont présenté Péronne et son extraordinaire Musée.

Parmi les plus terribles moments de la Première Guerre mondiale figure la bataille de la Somme, aussi tragique que la bataille de Verdun. Les pertes totales de la bataille sont estimées à 1 million 200 000 hommes, dont 420 000 dans le camp britannique et plus de 200 000 Français. Côté allemand, 450 000 soldats ont été mis hors de combat. La bataille de la Somme est l'affrontement le plus meurtrier de la Grande Guerre.

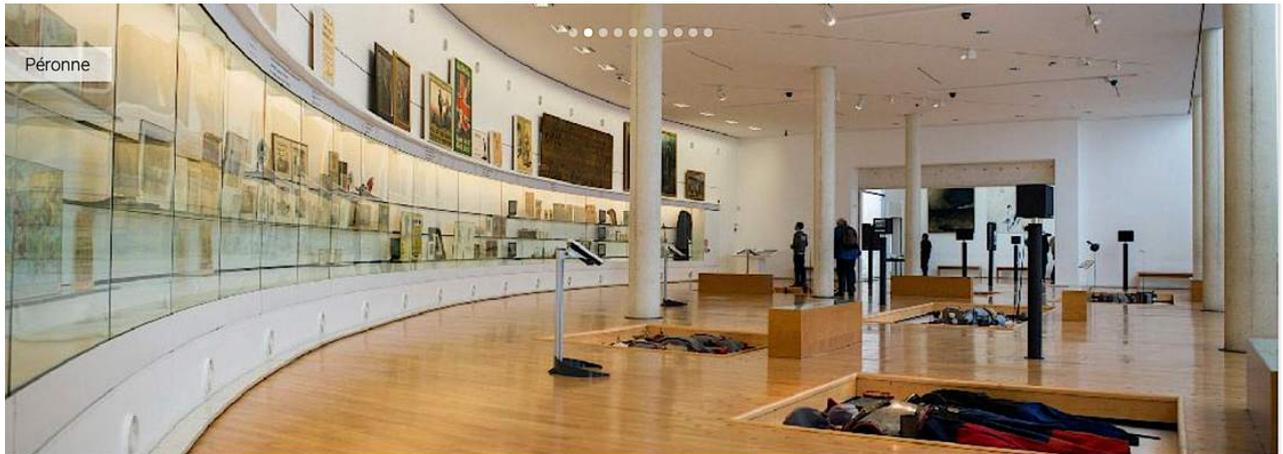
Dès la fin du conflit, la Picardie et la Somme ont fait l'objet d'innombrables visites. Au fil des décennies, des dizaines de milliers de familles anglo-saxonnes sont venues chaque année se recueillir devant la tombe d'un proche et visiter les lieux commémoratifs.

Création du musée « L'Historial de la Grande Guerre »

En 1986, le Conseil général de la Somme, secondé par un groupe d'historiens, a été le promoteur d'un musée de la Première Guerre mondiale. Les historiens ont obtenu l'adjonction d'un centre international de recherches sur l'histoire de la Première Guerre mondiale. L'Historial de la Grande Guerre (photo prise par Christine, l'entrée de ce Musée) a ouvert ses portes en 1992. Il comprend cinq salles d'exposition et deux salles audiovisuelles. Son implantation a été fixée à Péronne, ville située au cœur d'une zone d'intenses combats en 14-18.



L'entrée du Musée l'Historial de la Grande Guerre



Péronne

Une des salles



Chemins de fer fribourgeois

La Compagnie de la Suisse occidentale met en service le tronçon Fribourg-Payerne le 25 août 1876 et le tronçon Payerne-Yverdon le 1^{er} février 1877. Cette compagnie était antérieure à la nationalisation de 1902. C'est en effet en 1902 qu'a débuté l'histoire des Chemins de fer fédéraux suisses, les CFF.

Le 1^{er} janvier 1942, les Chemins de fer électriques de la Gruyère (CEG), le Chemin de fer Fribourg-Morat-Anet (FMA) et le Bulle-Romont (BR) fusionnent et créent les Chemins de fer fribourgeois (GFM). Le 1^{er} janvier 2000, les GFM s'unissent à la compagnie des Transports en commun de Fribourg (TF) pour former les transports publics fribourgeois (TPF).

Photo parue dans « Fribourg Illustré » le 16 août 2002

Image d'antan Des ouvriers d'une certaine époque

Cette photo qui s'avère historique puisqu'elle date de 1870, nous montre une dizaine d'ouvriers devant le café des XIII Cantons à Belfaux. Elle a été prise lors de la construction de la ligne de chemin de fer Fribourg-Payerne il y a 132 ans. A l'arrière plan, deux dames en longue robe, costume de l'époque.

(Gbd)



Photo mise à disposition par le Groupe de recherche historiques de Belfaux que nous remercions très sincèrement.

Un médecin d'une polyvalence rare, Dr Jean Dubas

Jean Dubas est né en 1919 dans la famille de Henri Dubas, qui tenait une scierie à Bulle. Il grandit dans cette Gruyère qui fut son port d'attache. Ses études de médecine accomplies à Fribourg et Lausanne, il se lance ensuite dans la pratique à Genève où il devient rapidement chef de la Clinique universitaire de chirurgie avant de prendre les rênes de l'hôpital de Riaz, de 1954 à 1967. En 1970, nouvelle orientation : il ouvre son cabinet à Fribourg, activité à laquelle il met fin en 1986.

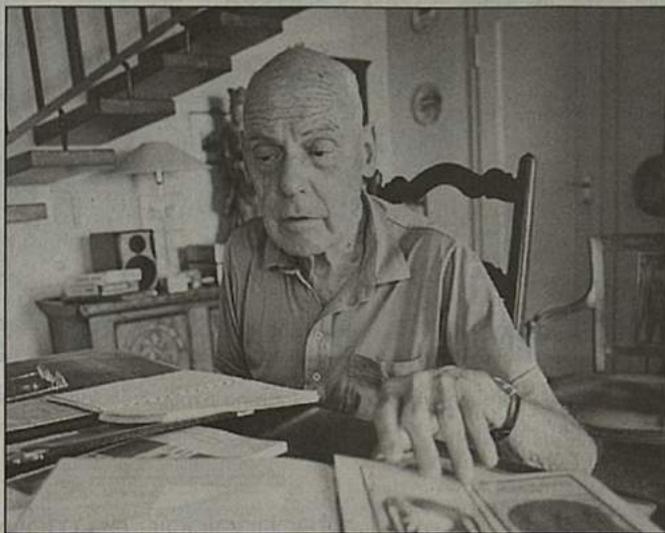
Le Dr Jean Dubas, médecin, chirurgien, historien, collectionneur, restaurateur, héraldiste est décédé le 30 mars 2003 à l'âge de 84 ans. Il était un homme de passion. Il fut responsable de nombreuses restaurations d'édifices religieux dans tout le canton et laisse une septantaine d'ouvrages et brochures sur des sujets très divers. Il se passionnait pour des domaines parfois fort différents : les moulins du Gottéron, les centres thermaux du canton, les confréries, les cartes de géographie, les attributs du pouvoir cantonal, les

armoriaux... et pour l'Art populaire fribourgeois, l'un de ses principaux ouvrages, publié en 1979.

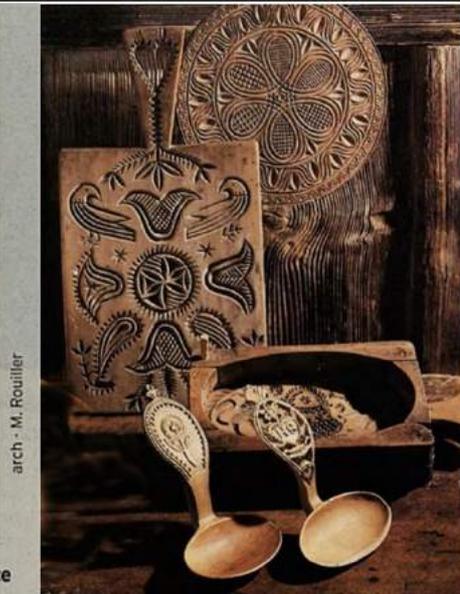
L'origine de ces cuillères est aussi ancienne que celle des chalets et c'est à la fin du XVIIème siècle qu'apparaissent les cuillères sculptées. Près de Gruyères, elles sont devenues bien plus ajourées et élaborées au XXème siècle grâce au travail de deux sculpteurs, Etienne Geinoz et Emile Pasquier.



La taille et sculpture se fait au couteau



Le Dr Jean Dubas en août 2001, lorsqu'il évoquait son travail d'héraldiste



arch - M. Rouillier

Dans « Fribourg Illustré », le Dr Dubas parle de cet ouvrage en 1983. Voici des extraits : Il est difficile de donner une définition exacte de l'art populaire, car les auteurs ne sont pas d'accord, d'abord sur la signification de cet art et ensuite sur la définition de ce qui appartient à ce type d'art. Pendant de longues années, l'art populaire a été considéré comme quelque chose de peu intéressant et qui n'était en rien comparable avec le grand

Art. Mais voilà que depuis vingt ou trente ans, sous l'effet d'études sociologiques et culturelles, on s'est aperçu qu'il y avait dans l'art populaire une vérité plus facile à distinguer que dans l'art académique. Ce dernier est sujet à des lois, à des écoles, à des modes. Par contre, l'art populaire est issu du peuple, de sa façon de vivre, de ses conditions d'existence.

Le canton de Fribourg en particulier possède une quantité impressionnante de témoins de cet art populaire. De plus, en raison de l'évolution des habitudes, ces témoins disparaissent et d'autres sont achetés à prix d'or par les revendeurs qui tentent de réaliser de bonnes affaires sur le dos de notre canton.

Nous avons deux cultures dans le canton de Fribourg qui se trouve à cheval sur cheval sur la frontière des langues et sous les influences de deux civilisations. On distingue une nette différence entre la partie romande et la partie alémanique qu'est la Singine. Mais des deux côtés de la Sarine l'art populaire - quoique marqué par la culture et l'histoire - est d'une vraie richesse.

J'ai été attentif à tout ce qui fait la valeur de l'art populaire. Pour moi, ce fut relativement facile en ce sens que j'habitais une région où l'art populaire est très vivant, en particulier lorsque je pratiquais ma profession de médecin dans la région de Bulle, une terre où la culture n'avait pas évolué pendant des siècles. Le changement s'est produit au moment de la mécanisation des exploitations agricoles, peu après la deuxième guerre mondiale. Même jusqu'en 1960, peu de choses avaient changé. C'est en voyant ce changement que je me suis rendu compte qu'il était grand temps d'inventorier tous ces objets et de recueillir ces témoins qui risquaient de disparaître à tout jamais.

Certains estiment qu'il est étonnant de considérer des ustensiles ou des meubles comme des objets d'art. Il faut s'entendre sur ce sujet, car l'ustensile comme tel n'est pas en soi un objet d'art. Ce qui fait qu'une cuillère à crème, ou un baquet, ou une poche à sel deviennent une manifestation artistique, c'est qu'en complément de sa destination première il y a un surplus de décoration et de présentation qui n'est pas nécessaire pour jouer son rôle de cuillère à lever la crème. Un objet artisanal devient parfois un objet d'art car l'auteur lui a donné des formes et un décor qui conviennent aux coutumes et traditions de la région où l'artisan vit et travaille.

Sources : « Fribourg Illustré » 23 février 1983 ; « La Gruyère », 3 avril 2003

La Pierre du mariage

Je ne crois pas avoir déjà présenté cette vue de la Pierre du mariage. Ce mégalithe de 50 m³ se trouve près d'Estavayer, le long du chemin bordant le lac qui conduit à la STEP, puis à Font. Le bloc a fait l'objet d'un culte de la part des populations locales depuis l'Antiquité. Charles Victor de Bonstetten (1745-1832) - littérateur et philosophe suisse - a noté que, autour de la Pierre du Mariage, on a recueilli à différentes reprises des monnaies celtiques et romaines en bronze et en argent. Quant à l'historien fribourgeois Paul Aebischer (1897-1977), il rapporte que les jeunes filles de la région s'asseyaient sur

le bloc pour avoir un mari. Les jeunes époux s'y rendaient ensemble. L'épouse se glissait le long de la pierre pour devenir féconde.



Un médecin français construit des ponts à Fribourg

Deux ponts suspendus contribuaient jadis à la célébrité de Fribourg. Le Grand pont en fil de fer, ou plus simplement le Grand Pont, date de 1834. Il a été démoli en 1923. Le pont de Zaehringen lui a succédé l'année suivante.

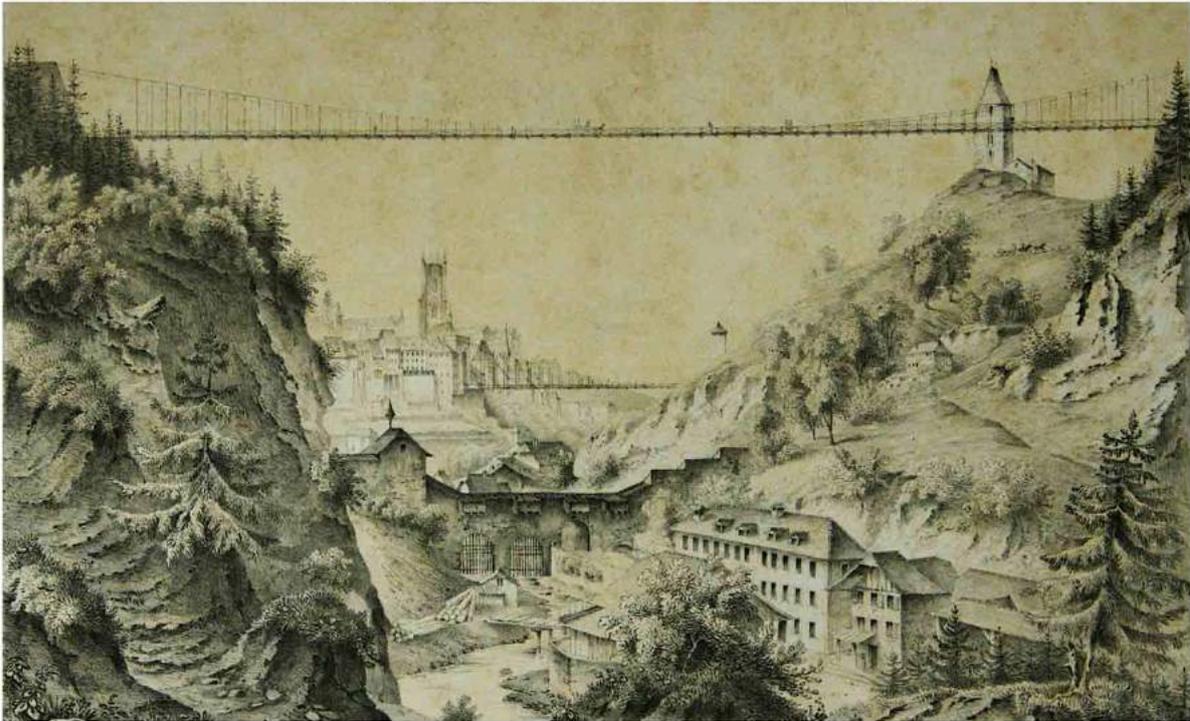
L'autre pont suspendu qui a défrayé la chronique est celui du Gottéron, inauguré en 1840. Son tablier est défoncé par un camion chargé de 10 tonnes de bois en 1919. Il a été réparé. Le pont actuel n'a été inauguré qu'en 1960.

L'ingénieur Joseph Chaley

Ces ponts suspendus sont conçus par un ingénieur venu de France, Joseph Chaley. Il est né à Ceyzérieu, dans l'Ain, en 1795. Son père est notaire. Sa mère devient veuve avec six enfants et se remarie aussitôt. Le jeune Joseph en éprouve une telle peine qu'en 1813, à 18 ans, il quitte la maison et s'engage dans les gardes d'honneur de Napoléon au moment des premiers revers de l'Empereur. Il vit des campagnes désastreuses. Lors des Cent-Jours, il rejoint à nouveau l'Empereur. Il est nommé lieutenant, décoré de la Légion d'honneur et blessé à Waterloo. Il a à peine 20 ans. Son état l'oblige à passer plusieurs mois dans les hôpitaux militaires. La médecine et la chirurgie l'intéressent. Il devient médecin. Docteur, il se fixe à Lyon et ouvre une clinique orthopédique. C'est le succès. Mais la vie sédentaire ne lui plaît pas. Il se passionne pour les techniques nouvelles en matière de ponts. Il trouve chez les frères Seguin d'excellents maîtres, avec lesquels il s'associe. Mais il préfère agir seul.



Les ponts actuels, à gauche, le pont de Zaehringen, à droite, le pont du Gottéron
Ci-dessous, ancienne gravure : les deux prédécesseurs



Le Grand Pont en fil de fer, ancêtre du pont de Zaehringen

C'est en 1830 qu'il arrive à Fribourg. Il est âgé de 35 ans. À cette époque, la ville a besoin d'un pont pour franchir le fossé de la Sarine. Une commission d'étude se prononce en faveur du projet d'un pont suspendu « en fil de fer » présenté par Joseph Chaley. C'est au détriment de l'offre faite par Guillaume Henri Dufour, le futur général. Les travaux démarrent en mars 1832 et se terminent par la fixation des câbles le 13 août 1834. L'inauguration du Grand Pont peut avoir lieu le 19 octobre 1834. Il a traversé le XIX^e siècle et il a été remplacé en 1924 par le pont actuel de Zaehringen. Celui-ci n'a fait que s'adapter aux besoins du XX^e siècle, favorisant le développement de la ville sur la rive d'en face, quartier du Schœnberg.

Pont du Gottéron

En 1840, Joseph Chaley obtient des autorités de la ville l'autorisation de construire un pont sur la vallée du Gottéron. Dans la même veine que son Grand Pont, il bâtit une structure légère à 76 m au-dessus de la rivière. Après une première alerte en 1895 où une

tempête menace de retourner le pont, un camion trop lourdement chargé transportant des billes de bois provoque la rupture des traverses et chute dans le vide le 9 mai 1919. Le craquement est entendu dans toute la ville et l'accident sonne le glas des ponts suspendus à Fribourg. Le pont suspendu du Gottéron sera néanmoins réparé. Après des années de délibérations et de polémiques, le projet présenté par l'ingénieur Pierre Brasey est finalement admis ; coût 1 170 000 fr. et durée du travail 18 mois. C'est un pont en arc en béton armé qui a pu être inauguré en 1960.

Avec l'effondrement inopiné du pont suspendu d'Angers prend fin l'engouement pour ce genre de prouesse technique. Et voilà Joseph Chaley reconverti dans les travaux portuaires, notamment à la Joliette à Marseille en 1848, puis à Tunis, où il meurt en 1861, emporté par le choléra.

Sources : Wikipédia, « Fribourg Illustré », 7 mai 1993, ville de Fribourg, « Bulletin 1700 » No 239, novembre 2007, « Fribourg Tourisme », Pont de Zaehringen

Une Société de chant de jadis

Le Chœur d'hommes de Corserey - la Cécilienne - dans les années 1950. Une société de chant très appréciée pour ses qualités musicales. Quelques personnalités : derrière le drapeau, le directeur, le « régent » Ernest Maradan portant des lunettes, tout à droite le curé Joseph Equey, entre les deux, Robert Chatagny, meunier et président du chœur, à côté du porte-drapeau, Henri Chatagny, son frère meunier lui aussi, syndic et président de paroisse, au centre, avec son « complet croisé » et sa calvitie, mon oncle Marcel Chatagny, qui fut aussi syndic et juge de paix.



Les Céciliennes, ces chœurs d'Eglise progressivement devenus mixtes entre la fin des années 1950 et la fin des années 1970 chantaient tout au long de l'année lors des célébrations religieuses et aussi à l'occasion des fêtes villageoises. A la fin du XIX^e siècle, le mouvement cécilien s'est développé d'abord en Singine - le premier chœur y apparaît en 1877 - puis, dix ans plus tard, des chœurs romands voient le jour dans le canton. En novembre 1908, l'abbé Joseph Bovet devient président des Céciliennes fribourgeoises auxquelles il consacra près de 40 ans. Son héritage (1000 partitions !) demeure très présent dans le répertoire des chœurs fribourgeois. (Photo en provenance du site remarquable de Christiane Brülhart « Ici c'est Corserey »)

Paul Simonet (1911-1996)

Paul Simonet a commencé sa carrière d'enseignant en qualité de « régent de Saint-Martin », en Veveyse, de 1931 à 1955. Il a ensuite occupé un poste d'instituteur à Fribourg de 1955 à 1962. Enfin, il est monté en grade en devenant Chef de service à l'Instruction publique jusqu'en 1972. Conscientieux, infatigable, accueillant, toujours aimable... Il reste l'adjoint de son successeur Armand Maillard pour les questions administratives jusqu'en 1976. Il est très actif durant sa retraite, donnant libre cours à ses talents artistiques, tant en peinture qu'en musique religieuse. Paul Simonet est décédé le 12 mai 1996.



« La Gruyère » du 27 mai 1980. Pavoisé et fleuri, le village d'Enney était radieux en ce dimanche de la Pentecôte. Dans la petite église, écrin de vraies merveilles artistiques, la solennité du jour se doublait de la fête réservée à Paul Simonet, organiste de la paroisse d'Enney depuis plus de dix ans. Mais c'est plus de cinquante ans au service du chant sacré, à Saint-Martin où il fut instituteur, à Yverdon où il se rendait depuis Fribourg et dans d'autres paroisses où il a assumé des remplacements, à Enney enfin, qui valaient à Paul Simonet de recevoir la médaille

Bene Merenti.

« La Gruyère », 26 janvier 2019. Quand elle se retourne sur son parcours, l'artiste Rita Blanc « n'en revient pas d'être passionnée à ce point-là ». L'aquarelle est pour elle « l'art le plus difficile, parce qu'il ne permet pas de retouches. » Cet art, elle l'a découvert auprès de Paul Simonet, son maître, dès 1994. « C'était une chance de le rencontrer, il m'a transmis ce goût-là. » Depuis, la Gruérienne a comptabilisé trente-deux expositions, en Suisse, en France, à Londres ou, très régulièrement, au Canada.

« La Liberté » du 15 décembre 1998. Rétrospective de l'œuvre picturale de Paul Simonet. Sur les toiles se succèdent les saisons et les couleurs. Les paysages sereins se voilent de neige, les ruisseaux chantent, les fermes, tranquilles dans leur ancienneté, respirent la lumière. Son univers pictural empreint d'harmonie trahit une inspiration qu'il a puisée en grande partie dans la nature.

« La Liberté » du 9 juin 1988. À Belfaux, Paul Simonet, 77 ans, expose à Post-Scriptum. La galerie entière est consacrée à cet artiste peintre à plein temps depuis douze ans. Ancien violon d'Ingres transformé en passion, l'aquarelle n'a plus de secret pour lui. Il l'a appliquée à tous les paysages du nord au Midi, à toutes les natures mortes. Grande science de la composition, du rayonnement de la lumière, transparence des ombres, légèreté de la touche, haute exigence de sobriété.



Paul Simonet à Saint-Martin, 55 élèves

Franex

Franex est un petit village situé au pied d'une colline. Sur la photo, on aperçoit la tour de la Molière au loin à droite, seul vestige conservé d'un imposant château et d'un bourg médiéval érigé dès la fin du XII^e siècle.

Franex a appartenu à la seigneurie d'Estavayer, à son bailliage dès 1536, au district d'Estavayer de 1798 à 1848 et enfin au district de la Broye dont le chef-lieu est Estavayer. Affiliée à la paroisse de Combremont jusqu'à la Réforme, la localité a dès lors été incorporée à celle de Murist.

Franex a fusionné en 1992 avec Murist, qui a fait partie dès 2017 de la nouvelle grande commune d'Estavayer englobant 13 villages. La chapelle Saint-Nicolas, citée en 1625, abrite treize statuette de grande valeur de la fin du XV^e siècle, représentant le Christ et les douze apôtres.



La chapelle de Franex est célèbre par ses apôtres. Au XVIIe siècle, les paroissiens de Combremont et Treytorrens passés au protestantisme les auraient échangés contre un sac de « schnetz ». La statue de saint Pierre assis date du début du XVIe siècle. L'artiste Raymond Meusly a signé les deux petits vitraux en 1954. Le patron de la chapelle est saint Nicolas. Saint Sébastien, second patron, a aussi sa statue.

Franex - Meusly 1
par Jean-Louis Pilleoud

PHOTO DE LA STATUE

Canal de Corinthe

Marc-Antoine Guillet - présenté naguère à diverses reprises - a commencé son voyage à vélo autour du monde au mois de juillet 2015. Il m'annonce qu'il sera probablement de retour à Avry aux environs de Noël 2021... Cette photo reçue le 1^{er} novembre 2021 le présente en Grèce, au bord du canal de Corinthe. Il se rapproche... Que de découvertes durant toutes ces années !



Cette photo des années 1882-1890 montre les ouvriers de la Société internationale du canal maritime de Corinthe (Grèce) en train d'effectuer des travaux de terrassements. On remarque que le personnel est nombreux, les travaux ont mobilisé jusqu'à 2000 personnes répartis sur les 4 chantiers de l'Isthme de Corinthe.

Voyages au XIXe siècle

La Suisse a attiré maints étrangers, bien que certaines régions du Valais ou des Grisons passaient pour des contrées sauvages, sinistres et arriérées.



Une diligence de 1891.

PEINTURE DE THEODOOR VOLMAR / DFI

Le touriste, dans notre pays, ne disposait que de deux moyens de locomotion : le cheval de selle - voire le mulet - et la diligence. Dès le départ, il sait qu'il doit s'armer de patience. Nos routes sont raboteuses, les roues d'un véhicule s'enlisent fréquemment dans les ornières du chemin et les bœufs du paysan mettent du temps pour venir dépanner le cocher. On dort à « l'auberge de la lune » plus souvent que souhaité...

Si, en dépit des conseils, quelqu'un s'aventure dans une vallée des Grisons, il est indispensable de repérer la croix du clocher. Car, pour l'hébergement, il est préférable de se trouver en pays catholique plutôt qu'en pays protestant. Le curé se met parfois à disposition comme hôtelier de fortune. Il dispose d'une table convenable et de draps propres. Le pasteur protestant, mal rétribué, n'a que de peu de place pour loger sa propre famille. Aussi oriente-t-il le touriste chez l'habitant dont la grange disponible abrite aussi du bétail.

Dès qu'il s'agit de s'acquitter de son écot, le problème se complique. En Suisse, il y a pléthore de monnaies en circulation dans les différentes régions : doublon, ducat, kreuzer, pfennig, groschen, thaler, batz, schilling... Le villageois, qui n'a jamais mis les pieds hors de sa localité, ne connaît que la monnaie de son coin de pays. Il faut maintes explications pour lui faire comprendre la valeur d'une monnaie étrangère.

Le cocher doit se soumettre à de multiples péages en passant d'un canton l'autre. Le passager de la diligence qui souhaite disposer d'une lecture ne trouve à l'échoppe d'un village qu'un ennuyeux traité de morale ou un almanach local aux récits édifiants. Dans les « chambres à boire » villageoises, les voyageurs doivent supporter les habitués, des paysans qui braillent des cantiques ou des psaumes devant un pot dont le renouvellement est assuré. S'ils ne répugnent pas à partager avec eux quelques instants de divertissement, les touristes – surtout s'ils sont d'ascendance patricienne - ont des partis-pris : l'homme des champs n'aurait pas été pourvu à sa naissance d'un cerveau semblable au sien... Celui qui s'estime supérieur se garde d'échanger des idées avec lui. Mais, la nuit, à la lueur d'une chandelle, il rédige sa relation de voyage et note les propos naïfs des naturels de l'endroit.

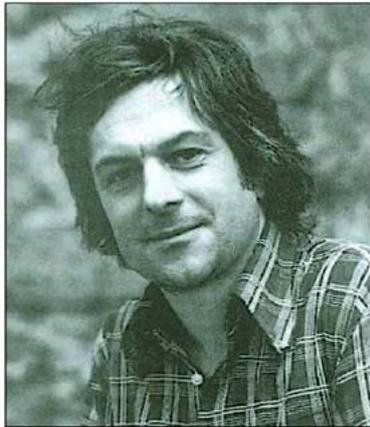
D'après Gisèle Ansorge, « Fribourg Illustré », 2 juillet 1993

Gisèle Ansorge, née le 9 février 1923 à Morteau dans le département du Doubs (France) et morte le 17 décembre 1993 à Étagnières (Suisse), est une écrivaine, cinéaste et auteure dramatique vaudoise. (Cf. Wikipédia)

Jean-Lou Tinguely (1937-2002)

Jean-Lou Tinguely a peint d'innombrables toiles : des natures mortes - expression qu'il balayait, les appelant compositions -, des intérieurs de bistrot qui sont autant de chefs-d'œuvre, de rares portraits. Beaucoup voyaient dans ses tableaux une nature

photographique. Rien de plus faux ! Ses paysages étaient une retraduction de la réalité. Les paysages, avec une prédilection pour la campagne broyarde, il les remodelait. Il supprimait des éléments - des pylônes, des voitures - pour en mettre d'autres en évidence. Il inscrivait, comme « moteurs » de la composition, des charrettes avec leurs roues. « J'en suis resté à l'ère hippomobile », disait-il avec un sourire.



Jean-Louis Tinguely, vers 1973.
[Tiré de: Fiches du MAHP, 2000-4]

S'il n'avait été peintre, il aurait été musicien. Il lui suffisait d'entendre quelques notes pour citer, sans sourciller, le compositeur, l'œuvre, le mouvement et la date. Sa discothèque était impressionnante. Comme sa bibliothèque. Et ses goûts étaient éclectiques. Le verbe étincelant, il pouvait discourir de peinture, de cinéma, de littérature.

Ce fils d'instituteur bullois n'avait guère de goût pour les études. Pour diverger, il devient pâtissier à Beyrouth, puis il suit une formation de décorateur à l'École des arts et métiers de Vevey. Bien vite, il bifurque et travaille comme maquettiste pour des architectes. Ce sont les visites de musées, la lecture de traités de peinture qui le convainquent de prendre le pinceau. Comme aussi des rencontres déterminantes avec des artistes : Armand Niquille et Charly Cottet. Son parcours artistique fut rythmé par plusieurs déménagements avec sa famille à Fribourg, Bulle, Nuvilly, Courson-les-Carières et Vermenton en Bourgogne, Gruyères et Bramois en Valais.



Jean-Lou Tinguely, Prévondavaux et « Nature morte »

En 1996, il revint seul à Bulle. Il redécouvre ce lieu et la campagne gruérienne avec délices. Il peint, dans une sorte de jubilation, sa confiance retrouvée. Aux heures claires, il parle du bonheur d'être indépendant et de la délectation de peindre : « Je n'ai pas à chercher les sujets. Ils viennent à moi. » Aux heures sombres, il parle des exigences du métier, de l'écroulement des prix. Et de sa solitude. Tant d'efforts - il ne savait pas ce que

veut dire le mot vacances - finissent par user sa santé. Les sept derniers mois de sa vie, il les passe à l'hôpital.

Jean-Lou Tinguely lègue une œuvre de première grandeur. Il laisse aussi cette « image » d'un artiste foncièrement indépendant, vouant tout à son art. Il disait, lorsque ses heures étaient encore créatrices : « Je vais jusqu'au bout de ma fatigue. »

Extrait et adaptation de Pierre Gremaud, « La Gruyère », 14 février 2002 ; lecture de « Le peintre fribourgeois à l'aube de la modernité, Jean-Louis Tinguely », par Colette Guisolan-Dreyer, « Fribourg 1700 » juin 2011

Chauffage de jadis

Jusque vers 1950, la plupart des maisons villageoises étaient chauffées au bois. Un fourneau de molasse était censé chauffer quasiment toute la maison depuis la chambre familiale. Parfois, dans le plafond surmontant le fourneau était aménagée une trappe. On pouvait l'ouvrir pour laisser monter un peu de chaleur dans la chambre située à l'étage. C'est par cette trappe que se glissaient les enfants pour aller dormir. En plein hiver, ils évitaient ainsi la cramine du corridor et des escaliers.



Jean Oberson, président de tribunal, préfet (1894-1973)



L'index pointé, la main fine caressant voluptueusement une barbe assyrienne, l'œil pétillant de malice, le balancement de sa haute stature, cette silhouette du préfet Oberson est sympathiquement familière, dans notre canton et même au-delà. Jean Oberson est une personnalité ; et plus encore une originalité ! La décision qu'il a prise de résigner ses fonctions en 1962, sa santé ne lui permettant plus de supporter pareille charge, ne le fera pas oublier de ses nombreux amis, pas plus que de ses administrés.

C'est avec regret qu'ils verront s'effacer une image dont ils guetteront longtemps encore l'apparition joviale dans toutes nos fêtes, regrettant de ne plus entendre sa parole si franche, son verbe correct, et ses avis sensés.

Jean Oberson est le fils de Tobie Oberson regretté préfet de la Veveyse pendant trente-cinq ans. Il est le frère du Père Camille Oberson, missionnaire de Saint-François de Sales, excellent botaniste et alpiniste célèbre ; le frère du chanoine Octave Oberson, professeur aimé et chaleureux à Saint-Charles à Romont, dont les élèves appréciaient le tour jovial et volontiers humoristique de l'enseignement ; le frère de Gabriel Oberson, écrivain et journaliste discuté et considéré comme douteux par les bien-pensants ; Gabriel a tâté de tout avec esprit, franchise et facilité : roman, théâtre, essais historiques, récits, poèmes, nouvelles et des centaines d'articles pour de nombreux journaux.

Premier alinéa tiré d'un article signé Pierre Barras, paru dans « La Liberté » du 26 janvier 1963

Un ancêtre du peintre Corot, forgeron à Villariaz...

Le célèbre peintre Camille Corot, né à Paris en 1796, est décédé en 1875. D'illustres contemporains l'admiraient : l'écrivain Paul Valéry, le peintre Eugène Delacroix et même Baudelaire, qui qualifiait ses paysages de « miracle du cœur et de l'esprit ».

Sa généalogie, par un extraordinaire hasard, touche le canton de Fribourg... Habitante de Siviriez, Marie-France Oberson - d'origine française, devenue Oberson par son mariage - connaît cette histoire par cœur et elle se confie dans « La Gruyère » du 30 juillet 2013. Extrait : Mes premières informations sur la famille de Camille Corot datent de 1623. A cette date, Rodolphe Oberson, ancêtre du peintre, quittait La Neirigue pour s'installer à Villariaz. Deux générations plus tard, on retrouve la famille à la forge du village, ce qui lui vaut le surnom de « au Favre ». (Favre signifie forgeron en patois.)

Il faut attendre 1758 pour trouver les Oberson en France. Après avoir quitté la forge familiale, le jeune Claude-Antoine Oberson devient garde suisse du roi Louis XV. Il travaille ensuite au sein de l'intendance du château. C'est ici que naît en 1766 à Versailles sa fille Marie-Françoise, future maman du célèbre artiste Camille Corot. A la mort de ses parents, la jeune femme quitte Versailles pour Paris. Elle y devient modiste, spécialisée dans la confection de chapeaux. Elle épouse en 1793 Louis Jacques Corot, coiffeur-

perruquier. Très réputée à Paris, la Fribourgeoise d'origine est à l'étroit dans sa boutique. Pour financer un agrandissement, elle vend son héritage suisse. La maison familiale de Villariaz, la forge et son terrain n'appartiennent dès lors plus aux Oberson. Une affaire qui a fait grand bruit en Glâne à l'époque.

Né en 1796, Camille Corot est le seul enfant du couple. Il profite d'une enfance à l'abri du besoin. A l'époque, Paris vit l'instabilité de la Révolution française. Destiné à faire des études, puis à devenir drapier, Camille se tourne définitivement vers la peinture en 1822 et suit les cours de divers maîtres. Grand voyageur, il séjourne en Italie, à Rome, à Naples, à Venise. Corot parcourt aussi sans relâche les provinces françaises à la recherche de paysages qu'il peint pour le plaisir et pour l'enrichissement visuel qu'ils lui apportent. Corot sera l'un des premiers peintres à travailler dans le village de Barbizon, devenu « le village des peintres ».

A la mort de sa mère en 1851, Camille Corot séjourne plus régulièrement en Suisse. A Gruyères, surtout, auprès d'amis, les châtelains Bovy. Au château, il décore un grand salon, encore visible actuellement. Très coté sur le marché de l'art, Corot passe les dernières années de sa vie dans la richesse. Considéré par certains comme le père de l'impressionnisme, Corot figure encore aujourd'hui parmi les plus grands paysagistes français.

Peinture : « La danse des nymphes », de style réaliste, réalisée en 1850 par Camille Corot. Le thème fondamental de cette œuvre est la danse joyeuse de quelques nymphes sur l'herbe fraîche, dans une clairière, à l'ombre d'arbres et de frondaisons. Les nymphes sont des divinités féminines de la nature, caractérisées par la jeunesse et la beauté.

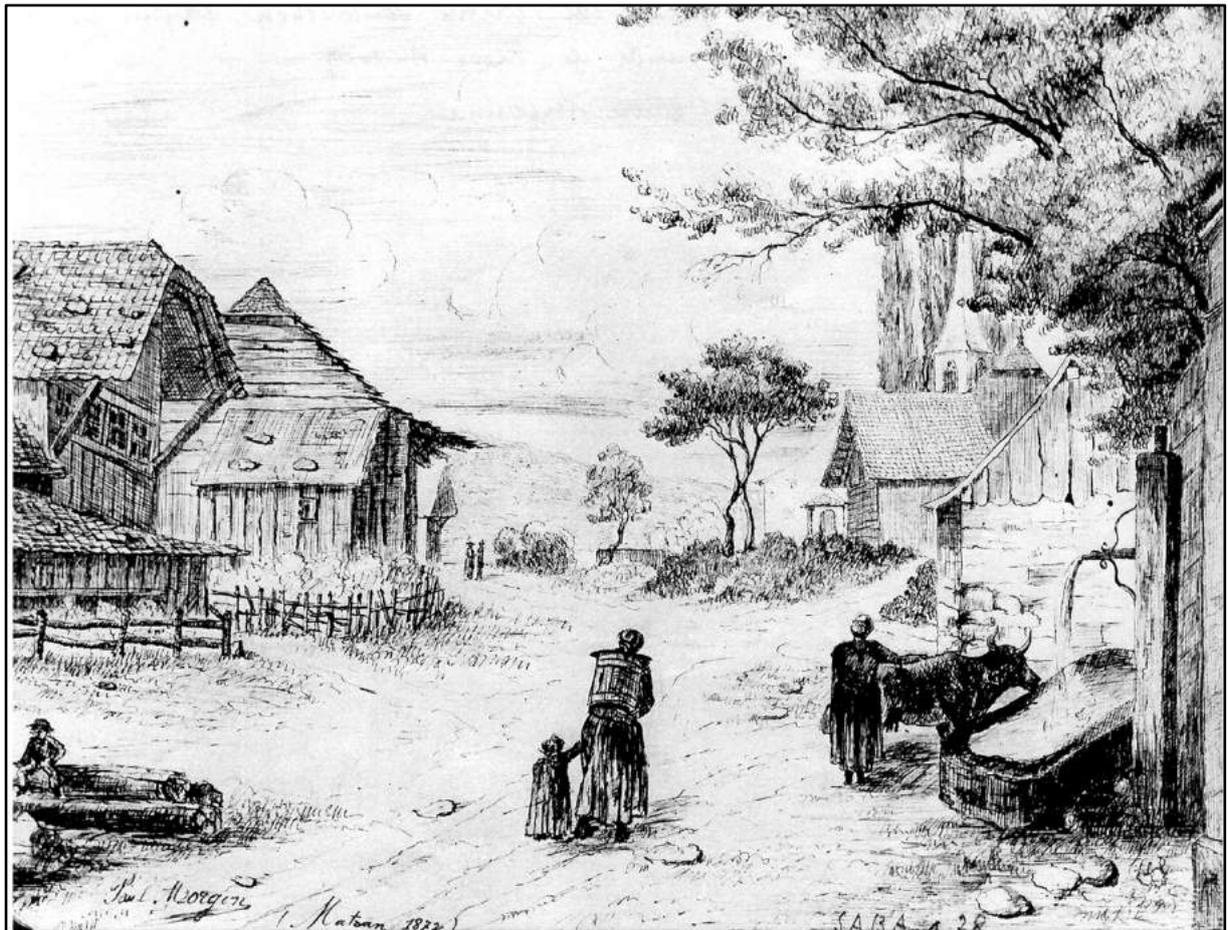


La réche dè Matran...

Meinrad Guex, qui fut syndic de Matran, écrit dans « Les Mémoires Matran » : Près de la Bagne, à 200 mètres en aval du garage Amag, il y avait une scierie actionnée par l'eau sur godets. La scierie fut incendiée en 1927. Le maître-scieur s'appelait Alexis Vial.

On avait jadis tendance à qualifier les lambins de « réche dè Matran », de « scie de Matran ». Albert Bovigny en parle dans son article « La réche dou moulin », paru dans « Fribourg Illustré » le 12 août 1997 : Les aînés de Matran racontent qu'il existait une « scie » au bord de la Bagne. Lors d'étés trop secs, il n'y coulait qu'un filet d'eau. La lame de la scie montait l'avant midi et redescendait l'après-midi. Trois semaines étaient nécessaires pour scier une petite planche. Le scieur avait le temps de bourrer quelquefois sa pipe entre deux planches...

L'explication donnée par « le régent de Matran » Aloys Brodard dans « L'Ami du patois » en 1977 paraît plus plausible : Un peu du passé qui s'en va comme s'en est allée la scie qui travaillait au fil de l'eau, actionnée par une roue dont la lenteur fit la renommée du village « Tinke la réche dè Matran » disait-on loin à la ronde d'une personne lente, paresseuse.



Février 1956 : quelle cramine !

Le mois de janvier 1956 s'est caractérisé par une inhabituelle douceur. La sève est montée, les blés ont verdi et grandi. Par contre, février s'est avéré une véritable catastrophe. D'une rigueur extrême ! La température a baissé jusqu'à moins 28 - 30 degrés. Il a abondamment neigé. L'épisode hivernal a duré tout le mois de février et il a paralysé l'Europe du Nord au Sud.



Tous les blés ont dû être ressemés et, pour comble de malheur, ils ont mûri trop tard et ils étaient germés à la récolte. En 1957 - l'exemple est cité par Meinrad Guex, ancien syndic de Matran, dans le fascicule qu'il a rédigé sur son village : « On a dû arracher au domaine de la Grande Fin 51 arbres fruitiers, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pruniers. L'écorce des arbres

avait éclaté à cause du grand froid et tout le verger séchait. »

Parmi les relations publiées dans « La Liberté » au sujet de cette vague de froid, relevons celle relative au gel complet du lac de Morat. On lit dans le journal du 29 février 1956 : « Dimanche après midi, le lac de Morat a attiré beaucoup de monde. Plusieurs centaines de personnes "marchaient sur le lac", que ce soit en patins ou à pied. À perte de vue, des promeneurs traversaient le lac dans un sens ou dans l'autre. »

Céciliennes, usure du temps ?

À la fin du XIX^e siècle, influencé par l'Allemagne et la Suisse alémanique, le mouvement cécilien se développe d'abord en Singine - le premier chœur y apparaît en 1877 -, puis, dix ans plus tard des chorales romandes voient le jour dans le canton. La première fête cantonale est organisée en 1902. En novembre 1908, l'abbé Joseph Bovet devient président des Céciliennes fribourgeoises auxquelles il consacra près de 40 ans. Une influence considérable dans l'amélioration du plain-chant et l'enrichissement du répertoire religieux et profane ! Un héritage qui demeure très présent.

Moins de ferveur actuellement ?

Les rencontres par décanats des sociétés de chant d'église appelées Céciliennes auraient tendance à s'espacer et à restreindre leur ampleur. Elles étaient naguère encore de solennelles festivités avec, de temps en temps, une fête cantonale. La manifestation décanale s'appelait « La Cécilienne ». Décoration du village organisateur, grand-messe chantée par l'ensemble des chorales, édification d'une cantine, organisation de

« concours » des chœurs avec jadis classement, lauriers, critiques écrites du jury et dîner en commun...

Un article plutôt anecdotique signé D.P. – probablement Denis Pittet, de Corpataux – a paru dans « La Liberté » du 14 mai 1955 au sujet des Céciliennes et de leurs fêtes régionales. Quelques passages ont inspiré les lignes qui suivent.

Glanures historiques...

Fini le temps où, aux lutrins couverts de cire de bougies et qui grinçaient au moindre mouvement, on voyait de vieux chantres à lunettes qui chantaient souvent magnifiquement faux, accompagnés par un petit harmonium criard. C'était il y a plus de 60 ans, à la fin du XIX^e siècle, époque où certains musiciens, prêtres ou laïcs, ont ressenti la nécessité de restaurer sérieusement le chant d'église. Et, petit à petit, se sont créées les Céciliennes, avec leurs fêtes régionales à intervalles réguliers.

Le matin d'un beau lundi de printemps, on partait de son village, en chantant sur un char enrubanné, pour rencontrer les sections sœurs dans une paroisse du décanat. Que de bons souvenirs ! Sauf ceux concernant de longues cantines où le podium était placé au fond, derrière les participants. De nombreux occupants n'avaient pas l'esprit de la fête. Trop souvent, le vacarme était général et les orateurs, pas plus que le major de table et les chanteurs, ne pouvaient se faire entendre, surtout lorsqu'on avait eu la malheureuse idée d'annexer la cantine à l'auberge. Améliorées, la conception de la cantine et sa disposition intérieure ont contribué à développer une atmosphère chaleureuse, conviviale.

Le menu du repas de midi - bien arrosé ! - , choisi par le comité, a donné parfois bien des soucis aux tenanciers des cantines. Il y a plus de quarante ans, pour un repas de « Cécilienne », il paraît que des traces de vert-de-gris étaient restées dans l'une des chaudières où l'on avait cuit le potage. Ce jour-là, l'abbé Bovet était arrivé accompagné d'un groupe d'élèves de l'École normale d'Hauterive. Au repas de midi, le potage devenu purgatif à cause du vert-de-gris avait malheureusement été servi à nos normaliens. La rentrée à Hauterive fut catastrophique, le convoi ayant dû s'arrêter bien souvent !

Photo : <https://www.chant.ch/ceciliennes>

